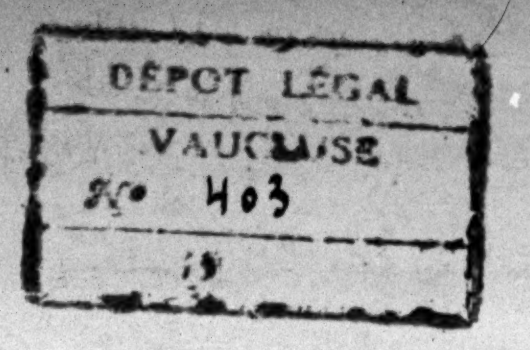
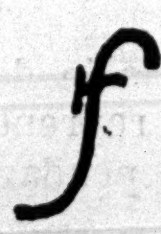
12me Année — N° 78 Avril 1926



Les Cahiers du Sud

SOMMAIRE

CHRONIQUES



BUREAUX :
MARSEILLE : 10, Quai du Canal.
PARIS : 30, Avenue d'Eylau (Passy 52.20) et 6, Rue Franklin (Passy 96-03)
pour les Abonnements et la Publicité

Nº 78. — 12me Année. Avril 1926

Les Cahiers du Sud

Vénéfices

Semer et brûler la récolte
— Espoirs tout prêts, regrets tout prêts —
Et sentir bouillonner cette étrange révolte
Qui ne veut supporter ni Toujours, ni Jamais.



Cœur et bouche : l'une se tait, l'autre promet.
Tu veux savoir... l'une promet, l'autre se tait.



Images d'or, voici l'hiver qui vous emporte
Louons l'oiseau qui sait quitter la branche morte.

*
* *

J'admire ton petit coup d'aile, oiseau lassé,
Mais tu n'oublieras point l'âpre tronc délaissé

*
* *

Pourquoi, l'orgueil sournois, pourquoi j'accours,
Le cerveau dur, vers ta gorge qui gronde ?
Ah ! parceque ton âme est sauvage et profonde
Et contient tout entier le glaive de l'amour

Nos poings serrés veulent s'épanouir
Se refermer sur la proie de leur choix
Clameur de chair. Vois, notre chair est forte

Tu souffriras ? Ah. laisse-moi m'en réjouir
Je souffrirai ? Réjouis-toi, réjouis-toi.
De belles eaux se poursuivront sur la mer morte

*
* *

Ai-je assez bien hâté le sort ?
L'impatience qui me mord
Agite en moi son bruit de chaînes
Viens l'écouter, ta tête près du cœur qui peine

*
* *

Et ces plans de bonheur? Et ces plans de bonheur?
Quoi de plus mouvant que le cœur ?

« Tu peut bâtir » dit-elle
Ah. flèche ardente, hauts clochers de dentelle !
Rien n'est stable comme le cœur

*
* *

Je vais rongé de douleur et de fièvre
comme un vaincu
car j'ai serré la coupe entre mes lèvres
Et n'ai point bu

*
* *

Les étoffes collent aux cuisses.
Hé ! je ressens le vénéfice.

Le ventre est vivant sous la soie.
Pourquoi faut-il que je le voie ?

Hé ! souffle brûlant, chair tendue...
Seigneur, Seigneur, suis-je une âme perdue ?

*
* *

Un mauvais démon vit en moi,
Qui me montre un désir du doigt.

Le vaincre et le tenir au poing ?
Le fuir d'un bond? Le chasser? Point...

Pousser ce mal essentiel
A la fragilité de l'artificiel.

Fernand DIVOIRE.

Vagabondages

Par la croisée, sur un carré de ciel encore parsemé d'étoiles, le pic des Trente-Six Vents prend aux premières lueurs de l'aube des teintes de porcelaine. Jean-Marie dort. Les courtines de l'alcôve sont rouges. Mais un bêlement pitoyable le réveille et lui fend l'âme. Dans la cour de l'auberge, sous la fenêtre, on égorge un mouton et un veau. Car la foire de Saint-Salvadou est l'une des plus importantes du pays. Maquignons et propriétaires ont l'immémoriable habitude de conclure leurs marchés sur la table en fer à cheval de la grande salle. Puis coude à coude ils font ripaille. Côtelettes, gigots, jambons fumés, boudin, l'auberge ce jour-là mange plus qu'une petite ville, ohé ! Il est loin le carême et deux bordelaises sont en perce ; discuter et manger altèrent le monde.

Jean-Marie se lève, le cœur léger, très jeune. Sur le foirail déjà les chariots grincent, les jurons se croisent. Les petits gorets, sensibles de l'oreille et de la queue, trouent de leurs cris perçants l'air du matin. Les bœufs rouges et les vaches café au lait se bousculent sous les platanes. Des femmes coiffées d'un foulard noir s'essoufflent derrière des troupeaux d'oies épouvantées qu'elles viennent vendre avant la saison où on les gorge de maïs. Des Espagnols marchands d'oublis ou de cacaouettes se promènent impassibles, en espadrilles brodées d'une petite fleur sur le gros orteil, indifférents à la boue et au crottin. Des gitanos tondent des chevaux minables, dans un fourmillement d'enfants dépenaillés.

Jean-Marie se mêle à la foule des paysans. Pour se faire pardonner son complet de ville et son feutre bourgeois, il tâte le derrière des génisses, comme il le voit faire autour de lui, il flatte l'encolure des chevaux, leur examine les dents, s'enquiert si une paire de bœufs est bonne au labour. On le prend à témoin, on l'amène à l'auberge pour qu'il assiste à la conclusion d'un marché, autour d'une bouteille de picolo. Cette vie le séduit. Restera-t-il parmi ces paysans, naïfs jusque dans leur rouerie et qui lui plaisent ? Oui, mais aurait-il le courage de passer des années et des années avec ces mêmes hommes qui puent le tabac à priser, la naphtaline et le purin, qui pour voler un sou attestent tous les saints du calendrier en vous tapant sur les cuisses, qui parlent si fort qu'ils en crachent dans tous les verres, et ont une telle envie d'uriner quand il faut payer la chopine ? Un idiot s'avance jusqu'au seuil de l'auberge, les jambes tordues, la tête démesurément longue. Il fait un signe d'amitié à Jean, qui éprouve dans la même minute un plaisir aigu et une profonde tristesse à se sentir l'étranger qui passe.

Le soleil tape dru, la foire s'anime, le vacarme est assourdissant : les enfants soufflent dans des trompettes, hommes et animaux rivalisent en bruit. Jean-Marie soudain a conscience de son inutilité. Il en souffre. Et la servante de l'auberge n'a d'yeux que pour le beau gaillard descendu de son antique bergerie avec ses agneaux frisés et son chien.

Un joli garçon, — ce qu'on appelle un *coq de village,* — chante la chanson de Gaston Phœbus. On l'écoute, les transactions sont presque finies. Elle est née près de Saint-Salvadou, cette chanson que Jean se traduit avec tristesse :

A la fontaine de la prairie
il y a un peuplier troué
le coucou qui chante
peut-être y a fait son nid.

Ces hautes montagnes
qui si hautes sont
m'empêchent de voir
où sont mes amours.

A la fontaine de la prairie
il y a un amandier
qui fait des fleurs blanches
comme du papier.

Ces hautes montagnes
qui si hautes sont.....

Tes amours, Jean-Marie, est-ce l'écran neigeux des Pyrénées qui te les cache, ou bien, vers le Nord et l'Est, le cheminement parallèle des collines maigres et nobles comme l'échine des chiens-loups ? Derrière ces plans exacts, ces lignes simples jusqu'à l'absolu, il y a Lisa. Lisa, petite chose dont il n'a cure, à Saint-Salvadou. Amour, habitudes ou lâcheté ?

Le berger a vendu ses agneaux. Il est reparti pour ses lointains pâturages avec son chien. Jean que les fantoches de la foire ont fatigué veut s'accrocher à un sentiment un peu solide. Dans l'auberge presque déserte il demande deux doigts de vin de Maury; c'est pour frôler la servante et lui caresser la peau fauve des bras, tandis qu'elle lui sourit, en pensant à l'autre.

Jean-Marie continue à courir les marchés et les foires. A Saint-Gaudéric on danse au *Café de France.* Devant la porte, sous les poûtres sculptées du couvert, deux étranges bonshommes en redingote d'un noir verdâtre et en tube terni ont déroulé plusieurs tableaux de toile aux peintures ahurissantes d'ingénuité. L'un d'eux psalmodie :

Pères et mères de famille
Vous qui aimez vos enfants
Elevez-les tendrement
Dedans la doctrine chrétienne.

Le second compère montre du bout d'un long roseau chaque épisode peint sur un carré de toile. Puis il vend, imprimés sur du papier à bougies, 42 couplets pour 4 sous. Jean achète la complainte pour sa cavalière qui l'en remercie avec effusion. La main à sa taille, il l'entraîne vers les remparts. Mais au pied des vieux murs, entre les noisetiers et les sureaux, elle échappe à son étreinte, en frissonnant, ravie d'avoir tremblé sans avoir en besoin pour cela d'entrer dans une ménagerie. Le jeune homme la regarde qui regagne la place, par les rues étroites dont les maisons, des deux côtés, avancent à chaque étage jusqu'à joindre presque leurs toits. Un montagnard passe, avec un ours et un tambourin.

Cette vie facile ne satisfait plus Jean-Marie. Il est las de son alcôve rouge et de la servante. Les nuits sont chaudes. Il couchera sous les granges, ou dans les meules de paille, en vrai chemineau. Mais son cœur se serre quand il quitte la vaste cuisine. On reconnaît le bonheur qu'il est déjà loin. Bah ! les grillons chantent, les cigales. Et l'aventure, la grande aventure, qui sait ?...

. Des paysans endimanchés le portent en charrette à la fête de Montferrier. On danse sur la place. L'orchestre est noyé dans les fleurs artificielles et les drapeaux tricolores. On boit sur la route qui monte, dans des cafés en plein vent. Jean-Marie ne s'arrête pas. Il gravit la longue côte qui mène à Montségur. On travaille là-haut. C'est le moment d'arracher les pommes de terre. Il s'arrête pour boire à une fontaine glaciale. En face, les ruines du château dominent tout l'horizon, sur le roc abrupt qui a crevé les maigres pâturages et les bois. On lui a dit qu'à minuit les damnés y viennent adorer les traits hideux d'un chat sauvage énorme qui est le diable. On lui a dit que des voix de femmes y gémissent dans le vent. On lui a dit que pendant l'orage toute la montagne sent la viande grillée. Jean-Marie se moque de ces fables, bonnes tout au plus à donner de l'intérêt à la

promenade. Il dînera et couchera dans les ruines hantées.

L'ascension est dure. L'herbe glisse. Le vent fraîchit. Des vaches beuglent sur un ton lamentable. Voici le château, toujours plus formidable à mesure qu'on monte. L'enceinte est encore intacte. Les pierres cyclopéennes qui la forment sont posées pour l'éternité. L'intérieur est vide, le sol tourmenté s'y couvre de sureaux, de ronces, de géraniums sauvages au parfum entêtant quand on les foule. Un sanctuaire où l'on ne sait qui adorer ni quelle prière dire.

Epuisé par la montée trop rapide, Jean halète sur l'herbe courte, en plein courant d'air. La sueur lui glace la peau. Il grelotte. Des nuages sombres s'amoncellent au couchant. Est-ce l'orage ou le froid qui donne à Jean cette terreur folle ? Ou bien le désenchantement terrible, force de ces murailles encore debout ? Le voici qui lâche pied tout à coup devant la vie. Jamais il ne l'avait vue aussi brutalement en face. Une rafale de désespoir l'emporte. Les vaches beuglent, le vent ricane, et les choses sont immobiles, tellement indifférentes, indifférentes et lointaines ! Son corps est secoué d'un grand frisson. Il se relève et sans jeter un coup d'œil par la brèche vers Fougax, Jean-Marie repasse la poterne et dégringole les pentes abruptes, au risque de se rompre le cou. Au pied de la forêt d'Embeyre le village de Montségur lui paraît aussi trop sinistre pour qu'il s'y arrête. Un chemin creux aux ornières durcies le mène au hameau de l'Espine sans qu'il garde le moindre souvenir de la distance parcourue. Un *caleil* en éclaire pauvrement la première maison. Par la vitre, Jean aperçoit deux vieux. Dînera-t-il sous le hangar et pour dormir se blottira-t-il dans le foin ? Mais il ne résiste pas à la tentation de frapper. Ce misérable intérieur est trop paisible pour qu'il n'essaie pas d'y oublier sa terreur de tout à l'heure. Le feu le réchauffera. On l'a entendu, la vieille femme vient ouvrir : « Sûr qu'on ne laisse pas un chré-

tien dehors la nuit. Vous voulez payer ? Et quoi, mon Dieu ? une assiette de soupe et une paillasse en feuilles de maïs ? Ça n'en vaut pas la peine. »

Il est reparti de grand matin, les poches bourrées de pommes de terre brûlantes que la vieille a dénichées sous la cendre. Le vieux lui a fait boire une pleine jatte de lait de chèvre.

Fougax, Fontesbordes, Jean-Marie est trop las pour descendre à la fontaine intermittente, la curiosité du pays. Bélesta. Voici Notre-Dame du Val d'Amour. Priez pour nous. Jean ignore le nom du sanctuaire triste, et qu'il abrite si puissante Notre-Dame. Sous l'auvent de tuiles, à côté du cimetière, il rompt le pain et boit à sa gourde. Puis il repart. La nature est encore sévère, mais elle n'a plus sa cruauté d'hier. Enfin, passé le col, parmi des friches pierreux, les toits violets de Puyvert lui annoncent la fin de l'étape. Le cimetière est un champ de cyprès. Au-dessus, dominant le cirque, le château est à l'ancre, vaste navire désemparé que survole un aigle. Malgré son appréhension Jean-Marie veut savoir, avant que le soleil ne baisse, s'il peut y trouver asile. Les herbes aromatiques embaument le sentier, et la cour d'honneur accueille gravement notre vagabond, étonné de découvrir ici un tel aspect de grandeur paisible. Un pan de rempart est tombé, par la brèche on contemple la forêt de Sainte-Colombe et le col de la Croix des Morts. Encouragé, il entre dans les tours d'enceinte, puis dans le donjon où trois salles immenses comme bâties d'hier surprennent, inhabitées. Dans la pierre dorée des murs, des bustes de troubadours en haut relief lisent encore des parchemins et jouent de l'accordéon et de la vielle. Par les baies largement ouvertes au vent, l'œil suit le déroulement des collines dont les teintes changent avec l'heure. Le soleil décroît. Des rochers flambent vers Nébias. Les montagnes de Quillan sont en cuivre fondu. A l'Ouest Montségur est une silhouette impalpable dans le contre-jour qui poudroie. La fumée monte des toits

de Puyvert. Les lampes s'allument dans les villages, les hameaux, les métairies.

Avant la nuit close Jean-Marie répand sur les dalles une litière qui sent la menthe : quelques brassées d'herbes et de joncs coupées dans les fossés du château. Son dîner frugal le ravit, autant que son repaire. Le cintre de la fenêtre se peuple d'étoiles. Le hululement très doux d'une chouette rend la paix des choses plus profonde. Le vent s'est tû. Et Jean se dit que ce château féodal l'attendait, comme il est écrit dans les contes merveilleux.

Henri DUCLOS.

Marietta

Il nous est particulièrement agréable de présenter la poétesse allemande Marietta, qui fit en Allemagne partie de cette phalange qu'aucune autorité, qu'aucune contrainte ne sauraient réduire à l'opportunisme. Par respect pour l'esprit, on ne reçoit d'ordre que de lui.

Marietta fut, durant la guerre, à Zürich, un des fondateurs du cabaret Voltaire. L'histoire de ce cabaret mériterait qu'on s'appliquât à la reconstituer ; elle ferait voir combien il serait utile que les relations intellectuelles entre les pays soient plus étroites. Notre ignorance les uns des autres, le manque de cohésion permettent à ceux qui ont le pouvoir, de passer outre aux aspirations de l'âme du monde, aspirations qui sont d'abord senties et exprimées par les êtres dont le rêve et l'intuition précèdent les mouvements encore incertains de la matière humaine.

Voila pourquoi nous nous efforçons ici de comprendre l'étranger qui a le même âge que nous. Les noms que l'on prononce en France sont ceux d'admirables écrivains, sans doute. Que représentent-ils aux yeux de leurs compatriotes ? En Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en Russie, les mêmes soucis harcèlent les

cerveaux ; toutes les âmes participent à la vie de la pensée en même temps .Faudra-t-il que nous attendions leur gloire pour les connaître ?

Certes, les grandes œuvres passent les frontières tôt ou tard. Mais le génie d'un artiste n'est admirable que s'il apparaît dans le milieu où ce génie éclata. Ceux qui constituèrent l'atmosphère dans laquelle il a créé, nous devons savoir ce qu'ils firent, pour l'aimer. Alors seulement nous comprendrons sa valeur.

Le talent si simple, si direct de Marietta nous a paru intéressant à révéler au public français. Les trois poèmes : *Szitya*, *Adolphe* et *Pour un Hindou*, donneront une idée de la richesse d'expression qu'est la sienne. Hélas ! aucune traduction ne saurait reproduire l'accent que prennent certains vers dans leur langue originale. La poésie germaine et anglo-saxonne se note sur une portée qui n'est pas celle de la poésie française. La traduction ne peut qu'indiquer un sens : l'harmonie des langues garde son mystère. Sa clé seule lui convient.

Georges BOURGUET.

SZITYA

(1913)

Szitya habite rue de Savoie.
Tout en haut, au septième étage il vit dans deux débarras.
Devant sa fenêtre, sur le rebord du toit se trouve de la terre.
Il y a du gazon semé.
Dans les murs sont de mystérieuses armoires avec des livres.
Durant la nuit des fantômes sortent de la tapisserie et parlent avec lui.
Dans la maison il y avait durant l'époque napoléonienne une école de magie.
Szitya rôde chaque nuit sur le boulevard Saint-Michel.
Il connaît beaucoup de filles. Même quelques-unes de Montmartre.
Certaines nuits il dort aux Halles avec les derniers des misérables.
Il emprunte de l'argent à beaucoup de gens.
Les hôtels dans lesquels il loge, il les filoute.
Il n'a jamais de linge propre.
Il est sale sur tout le corps.
Ses cheveux sont longs, sans soin et pas peignés.
Mais il baigne soigneusement une partie de son corps

dans une très forte solution de lysol ; car il craint la « Lues ».
Il doit emmailloter ses pieds dans de vieilles serviettes pour pouvoir marcher dans de gros souliers.
Souvent il prend du haschis.
Szitya a découvert un joli petit garçon qui vint à Paris pour y devenir un très grand peintre ou un très grand criminel.
Cette dernière chose ne lui réussit pas.
Il est figurant chaque soir pour vingt sous au Châtelet.
En Hongrie il fit son service militaire.
Là-bas, il sortit à la nuit quarante chevaux de l'écurie jusqu'en pleine campagne et les laissa courir comme il leur chantait.
Ensuite il se mit au lit et dormit.
Le lendemain on l'enferma dans un cabanon.
Il écrivit à son père cette lettre :
« Cher père !
Viens me voir.
Je suis devenu fou.
Ton fils. »

ADOLPHE (Ascona 1923)

Quand nous nous connûmes, fleurissaient les mimosas.
Tête de maïs, bambous, lauriers, orangers et eucalyptus me transportaient dans la plus imaginaire Italie, ce qui fait que pendant longtemps je rêvais le lac Majeur semblable à la mer.
Il trafiquait sur le vin et le café, possédait une auto rouge et une fiancée lointaine.

Nous parcourions les villages et les rues du pays, vivions de vin, d'air et de soleil, de lune, d'étoiles et d'arbres fleuris.
Les sentiments exaltés dans un immense abandon ne gardaient plus de limites.
Un éclat de verre miroitant dans le lac devenait une aventure — l'horizon infini notre patrie.
La fête des fleurs de Locarno m'émut jusqu'aux larmes, et l'œil ne pouvait plus suffire pour tous les camélias aux multiples couleurs.

*
* *

Alors survint la fiancée.
Il brisa le volant de son auto.
Le frein était bloqué.
Le radiateur fuyait.
Dans l'obscurité il entra dans une voiture sans lumière.
Les chevaux s'emballèrent, les hommes étaient saouls et la femme sur la voiture avait une fausse couche.

*
* *

Le phare de la frontière reflète les vagues du lac sur le mur de ma chambre.
Sans cesse une auto passe à travers mes pensées.
Dans la nuit mourut sur le lit, tout près de moi, un papillon.

*
* *

Là-dessus l'été est arrivé et dans sa maison vit une femme calme.

POUR UN HINDOU (Berlin 1925)

Tu retiens mes sens dans un cercle magique.
Tes yeux sont impénétrables et les paupières tombent par-dessus comme un rideau qui cache la scène.
Sous ton regard mon cœur parle trop haut, et parfois il étreint un scorpion.
Tes hanches sont d'une chaste sveltesse.
Les épaules portent les destins et la douce main n'a pas de patience pour apaiser une douleur.
Tu pèses dans le sang comme du plomb.
Cette pesanteur de la terre, sur laquelle nous vivons, s'impose à mon corps; mais ma pensée s'échappe dans la jungle des Indes.

MARIETTA.

(traduction par Georges Bourguet.)

La rétrospective des Indépendants

Opinions Profanes

Le grand Palais nous offre à travers ses nombreuses salles une vision de l'effort pictural des trente dernières années en ses manifestations les plus caractéristiques.

Je pense que l'amateur qui a parcouru cet ensemble n'a pu le faire sans en emporter quelque impression qui résumât pour lui la qualité de cette peinture.

Or, cette impression fut, pour moi, si violente et si forte que je pensai qu'elle dût à tout le moins contenir quelque parcelle de vérité, et c'est pourquoi je viens ici l'exposer.

La peinture moderne se caractérise par la pauvreté, la presque uniformité du sujet. Je crois qu'il serait impossible à un spectateur non prévenu, à supposer qu'il ignorât l'histoire de la peinture mais non celle des hommes, de lui donner une date, de lui assigner un lieu.

On voit un sujet toujours simple, volontairement quelconque, dépouillé de ses caractères individuels, devenir une entité. Le peintre s'efforce de la décrire subjectivement dans un mépris total de son moi sensible et de

sa vie propre. Il n'est pour lui qu'une occasion de composer — travail qui devient très facile — puis d'exercer ses talents de coloriste et de dessinateur.

Je ne vois pas bien la différence entre ce procédé, et l'enseignement académique.

A quoi bon avoir tant décrié le sujet antique, le sujet à la Poussin, si l'on devait si longtemps travailler sur les données *cézanniènes* ou d'après la méthode cubiste ?

Picasso n'est pas là d'ailleurs, et c'est fort regrettable, car son nom est à la source de tant d'œuvres qui commentent ou développent sa proposition initiale.

Le maître impose un sujet et les disciples inlassablement le répètent... Nous eûmes la guitare, qui parfois cédait la place à la mandoline, ou bien l'appelait auprès d'elle « en se serrant un peu », le jeu de carte, le journal, le verre et la bouteille qui tantôt acceptaient le soutien d'une table, et tantôt s'emmêlaient en un jeu agréable d'angles, de cercles, et de courbes sybilliennes ; nous eûmes aussi les paysages en rythmes d'arbres et de femmes alternés. Lorsque Matisse ouvrit une fenêtre sur le fond de sa toile, et plaça dans sa lumière l'illustre bocal, de quelles compositions analogues — je ne dis pas équivalentes, ne fûmes-nous pas inondés. On déplaça la table, on fit disparaître les gentils poissons, on les remplaça par des fleurs, par un livre, par une guitare. Encore ! On ferma la fenêtre, on la traversa, non plus de lumière diffuse, mais de rayons impérieux. Que sais-je ?

Nous avons aussi le charmant bouquet et son pot dont la panse arrondie offre un bon exercice au dessinateur inexpérimenté ; le paysage, le morceau de rue, avec des maisons et ses passants toujours rares, pourquoi ? Et le

portrait de femme se résoud comme un problème je veux dire par signes et non par sensibilité et raison.

Donc, ces quelques sujets, toujours les mêmes, à l'infini répétés — Quelques nus. On est bien aise en les voyant de penser que la femme ne sort jamais qu'habillée.

Puis on déplace les formes, avec un soin délicat de collectionneur, on modifie la couleur par légères nuances et voilà une toile nouvelle, — souvent hélas, un maître nouveau.

Ces modifications ressemblent à celles que l'on fait chez soi, quand on est à court d'argent ou d'idées et pour se donner l'air d'améliorer son intérieur.

On déplace un meuble, on change un tapis, on rafraichit les peintures, on fait circuler les bibelots d'une pièce à une autre — et on est content — pour quelques semaines.

Il me semble cependant que le génie doit nous apporter autre chose. Il est bon de songer à la matière, au détail de la composition, au rythme des formes et des couleurs, à l'atmosphère picturale dans laquelle l'œuvre devra prendre vie, mais pourquoi dédaigner de faire servir ces matériaux à la construction d'une œuvre qui serait un cri ou une parole, une émotion ou une pensée.

L'homme placé en face de la vie doit réagir eu d'autant plus vivement qu'il est plus intelligent et plus sensible.

C'est le résultat de cette confrontation, ce sont les épisodes ou les conséquences de cette bataille que nous aimerions voir.

Le drame n'est point dans l'atelier mais dans la vie. Il faut sortir de chez soi, il faut regarder, il faut com-

battre et souffrir, puis il faut décrire une action humaine. Si l'on veut que les hommes nous écoutent, il faut leur parler d'eux, ou de nous, en tant qu'hommes faits à leur image et développant notre vie au milieu des mêmes contingences.

L'erreur est de penser que le drame a le même visage à travers les siècles. La grande tragédie grecque n'est représentée à l'heure actuelle que par le quotidien fait divers. Seules les âmes simples des boniches et des « louches individus » ont gardé une attitude héroïque et sanglante à travers les péripéties de leurs amours ou de leurs rancunes. Les grands caractères modernes agissent autrement et c'est à l'artiste de découvrir leur geste, pour créer une épopée nouvelle.

Il me semble que l'on souffre encore à notre époque, et du moins on y peut encore regarder souffrir et s'en émouvoir. Et si le jugement est propre à rapprocher des idées et non sans cesse des formules nous aimerions à le lire sur les toiles.

Le public est indifférent, dites-vous ? Mais êtes-vous émus autrement qu'en esprit ? Si Musset n'était pas aujourd'hui démodé il pourrait encore s'écrier « *Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie !* »

Songez-vous à ce public qui aime les belles histoires, lorsque vous vous complaisez à bannir toute anecdote de votre peinture ?

Pourquoi renoncez-vous à la mission si belle de créer des êtres qui porteraient au-delà des temps vos plus essentielles paroles ?

Est-ce la crainte d'attaquer un sujet trop lourd, la pudeur de révéler votre moi intime — alors ne montez

pas sur l'estrade — ou le dédain de la vie ambiante ?

Quoi qu'il en soit le résultat est pénible. On cherche les peintres aimés et à vingt pas, cent fois on croit les reconnaître. En face de la toile on est un peu honteux de sa méprise, il y avait une nuance, en effet. Mais une personnalité peut-elle se résigner à n'être qu'une nuance ?

L'œuvre d'art demanderait qu'on y mit non pas plus de soi, peut-être, mais plus du monde extérieur, certainement.

Puis on en vient à se poser cette question : que restera-t-il de tout celà dans un siècle, dans deux siècles peut-être, ou simplement dans cinquante ans. Car l'artiste aime à se croire né pour l'immortalité. Question bien difficile à résoudre. Il me semble néanmoins que l'amateur, qui cherche toujours l'opinion personnelle d'un peintre placé dans l'atmosphère qui lui fut propre — ne sera pas tenté d'accrocher chez lui, ces toiles anonymes qui ne garderont rien de la poésie des heures qui les virent s'éclore et sur lesquelles devrait se trouver pour être juste une suite de signatures.

Peinture communiste, peinture faite en série, hâtivement comme d'une machine débitant ses pièces ennuyeuses et parfaites.

Peinture matérialiste, car tu es faite non pour la joie de l'âme, mais pour le souci du pain et d'autres choses moins pures, peinture de travail et non plus de loisirs heureux. Ah ! l'artiste ne crée plus comme chante l'oiseau, comme s'ouvre la fleur, ni comme éclate le bienfaisant soleil ! Il pense au loyer, aux impôts, aux toilettes de sa femme et à cette auto qu'il faut bien acquérir si on ne veut pas avoir l'air plus bête qu'un autre.

Peinture sans élan, sans générosité, sans passion, sans amour, peinture trop sage, peinture commerciale, peinture bancaire, peinture moderne, tu nous rappelles trop notre siècle sans foi, et que chaque objet qui nous entoure est de fer insensible comme la machine dont il est sorti.

Mais la grande œuvre, celle librement accomplie pour l'orgueil de soi que l'on veut affirmer exceptionnel. Elle est une façon de s'extérioriser, de se décrire, minutieusement, patiemment pour aujourd'hui et pour l'éternité, c'est la recherche passionnée de ce que notre moi représente d'unique dans l'innombrable des êtres. Puis cette entité découverte en son essence, c'est la développer en formes multiples, toujours nécessaires et jamais surabondantes. Il m'a toujours semblé que les grandes œuvres apportaient avec elles, une infinité d'œuvres en puissance, qui s'emparaient des âmes et les fécondaient.

Pourrait-on croire que la vie d'un homme de génie ne renferme d'autres crises, d'autres évolutions, d'autres anecdotes que celles de métier.

N'a-t-il jamais aimé, pensé, cherché, douté, détruit ou créé qu'à-propos de peinture. Sa vie entière s'est-elle écoulée sans lui offrir une heure qui lui semblât digne d'être transcrite pour la joie ou la douleur des autres.

La vie de la rue, avec ses tragédies brutales ou burlesques, la vie de la maison, la vie intérieure, ne l'ont-elles jamais soulevé d'un enthousiasme créateur pour quelque grande œuvre durable qui situât l'homme et lui donnât son heure dans la chronologie du monde habité. Car il est beau de traduire son émotion devant une ligne, un point, une courbe, un arbre peut-être ou une fleur, mais

devant ce qui nous entoure d'êtres et de choses dans leur arrangement éphémère et que d'autres jamais ne reverront tels, peut-on passer indifférent ?

Geeuze nous déplait par son affeterie sentimentale, mais c'était son époque qui était ainsi et bien lui en a pris de nous la faire connaître ; de même pour Wateau et Boucher.

On redoute le sujet anecdotique au nom de ce qu'il crée aux Artistes français, mais je ferai remarquer, qu'il y est faux et ridicule, parce que décrit par des êtres sans tempérament et qui d'ailleurs copient et imitent d'autres œuvres semblables et superficielles.

Mais l'usine, le cinéma, les maisons en série, et la machine, et la rue, le magasin, et l'individu qui vit au milieu de ces choses, inquiet, fugace et tourmenté ?

Pourquoi tourner autour d'un sujet déjà plus creux qu'un citron pressé ?

Celui-là fabrique en série car il n'avait qu'une parole à dire et vaniteux il la répète, en jouant, virtuose, sur le plus fragile de la forme qui l'exprime. Mais le génie, fou de pensées, qui veut que chaque œuvre le libère et l'allège comment pourrait-il se redire, lui que la mort saisit toujours en pleine inquiétude, en plein drame, déchiré de son impuissance à réaliser son moi tout entier, qui demeure toujours plus grand que ce qu'il a conçu ou créé ?

Seurat découvrit le cirque, son atmosphère, et picturalement les jeux de lumière qu'il impose. Toulouze-Lautrec, le bal musette, le music-hall et leurs pittoresques qui portent date, Van Gogh la tragédie solaire, Picasso la peinture essentielle hors du temps et de l'espace. « En

quelle mathématique contrée se cache ta formule, ô Vie. »

Mais de grâce, ne refaites pas ce qu'ils ont fait, l'œuvre parfaite ne laisse plus rien à dire ; abandonnez aux cuistres le soin du commentaire.

Au risque de me répéter, je dirai encore que la peinture moderne me semble privée d'imagination, de sensibilité et d'intelligence, en tant que faculté active. Seule cette dernière, en ses manifestations spéculatives préside à son élaboration. Hélas.

Bien que déterminée à ne pas faire de personnalité sauf pour éclairer ma démonstration, je ne puis m'empêcher là d'ouvrir une parenthèse pour dire que j'excepte le très sensible Utrillo, le poétique Chagall, et le romantique Vlaminck — mais pourquoi ce dernier regarde-t-il toujours le même paysage — de cette hâtive généralisation et qui en demanderait bien d'autre encore. Mais peut-on être vraiment juste sans commettre beaucoup d'injustices. Voyez Dieu.

Je ne pense pas qu'une œuvre ainsi détachée de la vie qui peine et s'efforce à côté d'elle mérite de prendre place en son histoire douloureuse et mystique.

Et c'est ce qui me ramène vers le douanier Rousseau. Les quelques toiles de lui, qui dominent cette exposition sont les seules qui apportent, précisément en dehors de leurs qualités picturales qui sont de tout premier ordre, cette atmosphère de lieu et d'époque, qui nous montre l'âme humaine au milieu de ses rêves : *Les paysages équatoriaux*, de ses amis : *La noce*, *La carriole de M. Junier*, de sa ville. Quels portraits ! Il faut n'avoir jamais regardé un homme ou une femme de cette classe pour les trouver faux, ou ridicules.

On évoque le petit portrait de femme près de la lampe, avec son froid visage de ménagère économe, sa robe sèche, fermée jusqu'au col, et ses yeux durs qui n'ont jamais vu que l'épargne quotidienne, l'usure des soucis ménagers et l'horizon de son pauvre quartier.

Peut-être aussi pourrait-on dire que Robert Delaunay renvoie beaucoup de son expérience sensible sur la toile qu'il expose. Paris ! Sa tour Eiffel, ses maisons, ses lumières. Le tout vu d'un aéroplane ou d'une auto en marche. Les contours se superposent ou s'enlacent, les couleurs fuient en sens inverse, comme de larges routes éclatantes, les affiches, les pancartes lumineuses se simplifient encore, et ne sont plus qu'une grande tache que l'œil décompose en ses éléments premiers. L'avion vire et chancelle, et le paysage entier n'est plus que formes en folie. L'auto fuit et les disques tournent, la couleur se prolonge et s'étale. R. Delaunay a peint un Paris qui est bien de son temps et qu'aucun autre n'avait vu tel avant lui.

Si Messieurs les peintres voulaient bien composer pour notre joie de ces scènes savoureuses ou charmantes, libérer leur émotion si longtemps contenue, descendre dans l'arène et s'y mesurer avec le grand sujet, que ne dédaigna pas Michel-Ange, avec le fait-divers qui inspira à Holbein son Christ au tombeau, ou la petite scène qui donne tant de charme aux toiles flamandes, car tout est sujet de tableau, tout sauf le théorème ; si Messieurs les peintres voulaient bien faire de la peinture agréable et sensible au lieu de se borner à la collectionner.

M.-L. SONDAZ.

Poême en prose

TRANSPOSITION DES VALEURS

Nous engendrons dans la douleur de cette guerre notre joie...

. . . .

Nous ne sommes pas « Fin de siècle », nous en commençons un autre et nous le façonnons de mains de maîtres, selon notre rêve vivant.

Sa fille avait de beaux grands yeux naïfs et souriants d'animal bien portant. Il y flambait la plus charmante loyauté du monde.

Des yeux de bonne volonté !

Le héros n'avait jamais pu savoir la couleur des robes qu'elle portait : il en concluait fort justement, qu'elle devait possédait l'élégance suprême.

*
* *

Racontez-nous donc des histoires de tranchées, demanda le Père, dès qu'ils furent à table. Le poilu s'exécuta d'assez bonne grâce.

Il dit, sans le moindre talent de narrateur : ceux de l'avant dont les plaies saignent manquent de souffle pour rythmer en cadence

— il dit le dernier coup de main auquel il avait pris part.

« Voilà : un de mes camarades avait des cisailles et il coupait les réseaux gênants quand nous avons deviné le souffle de nos ennemis dans le poste d'écoute, nous nous sommes élancés d'un bond.

J'en ai étranglé trois d'une rage silencieuse et parfaite»

*
* *

La Divine Adolescente d'instinct abaissa son regard sur les mains criminelles qui jouaient innocentes avec un couteau de table.

Elle poussa un cri de stupéfaction et d'épouvante (ah! il lit pourtant le Pays ! pensa-t-elle !)

Le héros décontenancé cacha ses mains.

« J'avais aussi ma lampe de poche, acheva-t-il timidement mais ne m'en servis point cette nuit là : La lune bleuâtre nous fût une suffisante clarté ».

Tout autour de la table, un froid pénétrant, un froid à vous glacer les moelles, souffla.

Le père disculpait le meurtrier.

*
* *

Aphrodite à la chevelure d'or comprendra-t-elle un jour que le pauvre poilu n'avait tué que sa femme !

(1918).

CONSOMPTION

Consomption : Action de consumer, d'anéantir par degré la substance.

Substance : Ce qui fait le fond de l'être ce qui reste permanent dans un être.

« *Petite Ame* » lui révéla par sa vie toute l'étroitesse des définitions.

La consomption ravageait sa pauvre individualité physique mais ne mordait pas aux sources vives de son être.

Elle se consumait à maintenir et accroitre le permanent.

Elle mourait parce qu'elle n'avait jamais cessé de vivre ; elle s'usait à se créer...

Aussi depuis que je l'ai rencontrée, j'ai un grand mépris des apparences...

La consomption de « *Petite Ame* » n'est qu'une tenture ; derrière ses plis, elle se prépare à une vie plus haute...

Elle ne s'anéantira pas dans la mort...

Par la mort, elle s'évade et se délivre...

Demain, elle va continuer son voyage avec des bagages moins encombrants...

Plaignez sans trop d'amertume « *Petite Ame* »... en proie à la Consomption !

Frédéric Lefèvre.

L'Italie Nouvelle

DE MARINETTI A MUSSOLINI

Qu'on ne l'oublie pas, qu'on le répète encore et encore : l'Italie est devenue une très grande nation.

J.-H. Rosny Aîné,
de l'Académie Goncourt.

Le futurisme précurseur du fascisme? Pourquoi pas? Le futurisme ne tendait-il pas à débarrasser l'Italie de la chape somptueuse et lourde du passé ? Marinetti peut aujourd'hui être renié en tant que chef d'une école littéraire périmée ; son principe a germé. Cet effort de toute une nation, galvanisée par un chef, pour reprendre une place au rang des grandes nations, qu'est-ce sinon l'aboutissement du futurisme ?

Les roulements d'yeux, les cliquetis de sabre n'ont d'autre fin que de prouver, aux Italiens d'abord, aux autres peuples ensuite, que l'Italie existe et qu'il faut qu'on la considère. Si toutes les compétitions sportives trouvent en ligne au moins un Italien, si un aviateur va de Gênes à Rio, si dans les concours hippiques les cavaliers transalpins font les meilleurs sauts et dans les combats d'escrimes les meilleurs assauts ; si au tour de France cycliste, Bottecchia arrive par deux fois premier, si des automobiles de marques italiennes tournent avec succès sur tous les autodromes, c'est pour appuyer cette affirmation.

Et cela est un peu notre œuvre. Nous sommes pour la majeure part responsables du fascisme, nous les peuples étrangers, qui traitions l'Italie avec des petits airs condescendants. L'Italie c'était le pays de la « canzonetta napolitana » et du macaroni. Nous nous étions fait d'elle une image facile : une belle fille en jupon court, coiffée de noirs bandeaux, de grands anneaux d'or aux oreilles et les mains aux hanches. Des gens d'esprit même en étaient restés aux gondoles de Musset et aux barcarolles lamartiniennes de *Graziella*. Les nouveaux mariés choisissaient pour décors de leurs émois les lacs, la lagune, le Colisée ; et sur tous les chromos du monde le Vésuve filait son éternel panache au fond du golfe napolitain.

Les Italiens, agaçés, voulaient en finir avec ce poncif.

L'Italie ne renie pas son passé. Après le paradoxe nécessaire du futurisme proposant de brûler les musées, elle y revient, mais modérément, pratiquement. Le passé, le fascisme l'utilise à ses fins. Les musées sont d'un bon rapport et ce qu'on y admire chante tout de même la gloire de la vieille terre latine. Il en coûte six lires pour visiter les Offices, et, de l'autre côté de la galerie, on a installé un poste du Fascio, et dans la charmante cour du Palazzo Vecchio, qu'orna Michelozzi, ronfle un garage d'automobiles. La jeune Italie est construite sur l'ancienne comme ces églises chrétiennes qui ont pour base les fondations des vieux temples païens.

Parlez à un Italien de Giotto, du Tasse, de Michel-Ange. « Oui, vous dira-t-il, c'est l'Italie des ancêtres, elle était grande, nous le savons. Mais croyez-vous que la moderne ne soit rien ? » L'Italie nouvelle veut de toutes ses forces ne pas être inférieure à l'ancienne. Pourquoi cela ne serait-il pas ? Le génie de la race est vivace ; il n'était qu'assoupi. On nous demande de laisser les vieux tableaux et de regarder les dix kilomètres d'usine qui vont de Savone à Gênes, le formidable Ansaldo ce Creusot italien ; les élégantes et souples autos

qui s'alignent chaque jour dans les villes au bord des trottoirs et dont pas deux sur dix sont de marques étrangères.

Dites à un Turinois que vous venez exprès dans sa ville pour voir la « Casa Fiat » avec ses dix mille ouvriers et sa piste d'essai sur le toit et vous ferez plus de plaisir à son amour propre national que si vous lui parlez de Dante, de Donatello ou de Léonard de Vinci. On ne sait pas assez chez nous le développement industriel de ce peuple qui, sans charbon, a crée une métallurgie florissante et dont les machines, à l'exposition de Grenoble, ont fait l'admiration de tous les visiteurs.

*
* *

On peut ne pas être partisan des dictatures, on ne peut pas rester indifférent devant cet effort prodigieux d'une nation qui se ressaisit pour être digne de l'admiration du monde. On parle d'éclipse de la liberté. La liberté est chose relative, et c'est la vieille conception romaine que de soumettre l'individu à la Cité.

J'ai voyagé récemment en Italie. Autant que j'en ai pu juger, la population ne paraît pas souffrir beaucoup de cette éclipse. A Florence, qui est la ville où l'ordre fut le pus gravement troublé, je n'ai pas vu que le petit peuple se retînt de rire et de s'amuser. Les cinémas sont pleins chaque soir, les restaurants débordent sur le trottoir, les bars débitent leurs sirops fouettés ; les banques marchent à plein, les terrassiers refont la chaussée, les pâtissiers et les magasins d'alimentation ont cet aspect plantureux, surabondant que n'ont pas les nôtres. Les villageois toscans descendent acheter leurs bijoux aux boutiques du Ponte Vecchio, de même que ceux de Lombardie flânent sous les galeries Victor-Emmanuel de Milan, de même que ceux de la côte Ligure se pressent dans les ruelles propres et illuminées du vieux Gênes.

Gênes, Milan, Naples, le triptyque de l'activité italienne. Dans ces villes, la vie ne s'arrête pour ainsi dire jamais ; à deux heures du matin, l'animation y est aussi grande qu'à sept heures du soir dans nos villes françaises. Et si l'on demandait à quelque Huron quel est en ce moment le pays le plus disgracié, de la France ou de l'Italie, à n'en juger que par le mouvement de ses centres, les commodités citadines, le bien-vivre de leurs populations, ce n'est probablement pas l'Italie qu'il désignerait.

*
* *

Le progrès n'est pas seulement matériel, il est intellectuel, sinon encore moral.

En France, de façon générale, nous en sommes restés à Leopardi, d'Annunzio, Fogazzaro, quand ce n'est pas au Silvio Pellico des *Mie Priggioni* et au Manzoni de *Promessi Sposi*. Nous savons que Carducci est mort et qu'il fut un grand poète (il est maintenant le poète national) et si nous connaissons plus le nom de Marinetti que ceux de Croce et de Papini, c'est parce que le futurisme fut un article d'exportation. C'est même du jour où il fut cela qu'il cessa d'être une école littéraire.

Un effort a été tenté par la génération d'après la guerre, et si l'on pouvait citer des noms, la liste en serait longue. Les « jeunes » que n'a pas dévoyés la littérature industrielle, la littérature « milanaise », comme on dit là-bas (les romans à la Pittigrilli, à la Guido Da Verona) en sont revenus à l'écriture saine, au style soigné. Ce que le futurisme à laissé en se retirant c'est certaines audaces de formes et de construction. Il était bon que dans un pays sursaturé d'art et de tradition, comme la Camargue l'est de sel, on tentât de se soustraire à la séculaire imitation.

Seule la culture populaire laisse à désirer, en dépit

d'une aide officielle sérieuse. C'est de l'initiative privée que ce pays d'individualisme forcené reçoit son meilleur secours. Il faut citer l'œuvre admirable des bibliothèques populaires fondée par E. Fabietti qui de son petit bureau de Milan expédie chaque année cinq-cent mille volumes dans toutes les parties de la péninsule. On réédite de vieux auteurs ; des historiens comme Oriani, De Sanctis retrouvent un public fervent après avoir été dédaignés. On lit plus, on pense davantage, le niveau de l'intelligence s'est élevé. Selon le mot de Giuseppe Prezzolini « on a travaillé, on a réfléchi. »

Si des hommes comme Gentile ont adhéré au facisme c'est parce qu'ils n'ont pas voulu bouder ce grand mouvement national, pas plus que Mussolini, ancien révolté, ne pouvait négliger cette force italienne : l'Eglise.

Oui, on peut réprouver le fascisme en tant que moyen de gouvernement, on ne peut nier qu'il ait remis de l'ordre dans un pays à qui l'anarchie orientale avait quelque peu tourné la tête. On saura plus tard si le remède a été pire que le mal.

Un jour, dans le train qui me conduisait de Pise à Florence, un jeune homme fort correct entra dans notre compartiment et remit à chaque voyageur une brochure tirée sur papier de luxe, rédigée en cinq langues et ornée de photographies, dont la première montrait le roi visitant une usine. C'était une grande fabrique de meubles toscane qui faisait sa publicité.

Dans le tramway qui, de la cité du lys rouge conduit aux hauteurs de San Miniato, une pancarte collée sur la vitre recommande et la politesse et la tempérence du langage « pour l'honneur du pays ».

Sur la petite place d'aspect si florentin, où le palais Strozzino entasse ses blocs de granit et où je prenais souvent mes repas, il y avait des affiches du Fascio, dont je relisais involontairement le texte, un peu grandiloquent, mais de belle allure. L'une invitait la population à aller saluer à son arrivée le vainquer de la course auto-

mobile de Monza, une autre demandait que l'on s'inclinât devant les marins engloutis du *Veniero* (« Mourir pour l'Italie n'est pas mourir ») ; une autre déclarait traitres à la patrie ceux qui spéculaient sur la lire.

La souscription « pour le dollar » fut une manifestation de solidarité nationale, d'autant plus admirable que l'unité du pays est plus précaire.

Tout se tient dans le nouveau « Risorgimento ».

*
* *

L'exaspération du sentiment national en Italie est une réaction et une revanche. La revanche de quarante années d'humiliation dans une triplice où l'Italie ne joua pas d'autre rôle que celui du troisième au whist. Si M. Mussolini a forcé le ton dans l'affaire de Corfou et en d'autres circonstances, c'est, n'en doutons pas, pour démontrer que l'Italie peut maintenant traiter d'égal à égal avec les autres nations.

Je ne fais point ici de politique. Je donne seulement l'impression d'un voyageur qui, de l'autre côté de la frontière, n'a trouvé qu'ordre, activité, courtoisie. Je me garde d'ajouter liberté, bien que je me sois promené avec sécurité la nuit dans les bas quartiers de Gênes et, à Florence, le long de l'Arno. J'y ai souvent rencontré des motocyclettes montées par de jeunes « chemises noires » qui ne emblaient point abuser de leur autorité. Ma qualité de journaliste, écrite sur le registre des hôtels, ne m'a jamais valu la moindre importunité. Dans les trains, des officiers de la milice m'ont poliment demandé mon billet, ce qui ne présente d'inconvénient que pour les voyageurs qui n'en ont pas.

Un Italien, qui ne portait pas à la boutonnière de son veston l'insigne du Fascio, me conta que sur les grandes lignes, trois ans auparavant, on savait quand partait les trains, mais on ne savait pas s'ils arriveraient et qu'un

jour le mécanicien, qui n'était pas de bonne humeur, refusa de continuer sa route et ne la reprit que lorsque les deux carabiniers furent descendus.

Peut-on empêcher le voyageur étranger de se féliciter de la ponctualité des trains et de la sécurité de la rue nocturne ?

*
* *

D'aucuns veulent voir dans l'Italie fasciste une renaissance de l'esprit césarien, qui doit la conduire fatalement à des entreprises belliqueuses. C'est possible. Nul ne sait ce qu'il en sera du régime présent. Un dictateur n'est qu'un homme. Mais en tant que voisins des Italiens nous avons le droit de nous demander quels seront nos rapports futurs avec un peuple qui semble prendre plaisir à faire sonner ses éperons tout neufs.

Il est certains que les dirigeants de maintenant sont gênés par le vieil esprit de 89 que la France représente. Qu'y pouvons-nous ? Le *Popolo d'Italia,* dont les attaches sont bien connues, qui est l'organe quasi officiel du parti fasciste, écrivait récemment : « La situation politique intellectuelle et économique varie profondément de pays à pays. Il est difficile que deux situations identiques se présentent en deux pays différents. » Cela est raisonnable.

Il y a la « question tunisienne ». Elle pourrait être résolue dans un esprit équitable et amical ; le peuple italien y serait sensible. Il y a le problème de l'émigration. Là les Italiens seraient mal venus de se plaindre de nous. En 1925, on comptait en France 807.659 Italiens. Ils s'installent chez nous avec facilité, ils y travaillent et y prospèrent tout à leur aise. Ce n'est pas notre faute si l'Italie est une longue et mince péninsule, au sol las, au peuple extraordinairement prolifique. Par la fertilisation des terres jusqu'ici stériles et qui a commencé ; par le développement des industries natio-

nales, peut-être un jour pourra-t-on restreindre cet exode.

Tout peut très bien s'équilibrer entre les Italiens et nous. La France est beaucoup trop profondément « italianisée » pour qu'un conflit sérieux soit possible. Les écarts de plume de certains journaux ne sont point l'opinion publique. Ne prenons pas l'Italie au tragique. Mais prenons-la très au sérieux.

Aussi bien, c'est tout ce qu'elle désire.

ANDRÉ NÉGIS.

Chroniques

LES LIVRES

ENTRETIENS AVEC PAUL VALÉRY, par *Frédéric Lefèvre* (Le Livre).

Je ne sais pas si celui qui renouvelle auprès de nos contemporains l'enquête passionnée de Jules Huret dans sa génération, si le confident des célébrités s'est jamais soucié de poser à son tour devant le lecteur curieux ; car dans une prospection aussi précieuse que la sienne, aussi étendue et portant sur une matière aussi grave il n'y a pas que cette dernière qui importe ; la qualité de l'observateur, sa nature interviennent profondément : l'objectif n'admet du visage que les traits compris dans son champ.

Qui nous donnera le portrait de Frédéric Lefèvre ? Quel opérateur pourra fixer cet homme ardent, robuste et nerveux qui semble ignorer fatigue et repos ?

Je sais qu'on retrouve ses préférences, ses idées tout au long des interviews qu'il a pris et qu'il pose souvent son interlocuteur en s'opposant à lui, merveilleux procédé de dialectique et d'enquête ; mais alors même qu'il nous donnerait un suffisant aperçu de son tempérament littéraire il resterait pour compléter son personnage à lui constituer son vrai cadre, ses menus traits, ses goûts par lesquels le caractère nous intéresse et s'affirme plus singulier.

L'homme, en Lefèvre, est essentiel pour qui veut en saisir l'esprit. C'est une force en déploiement continuel, une expansion de joie et de santé, un lyrisme du muscle et du sang qui se

plaisent au beau jeu de vivre, de frémir et de s'échauffer. Il est, dit-il avec orgueil, un « gars de la Mayenne », tout vibrant d'énergies et d'élans, de bonté aussi. Cet être sain veut servir autrui, il est généreux parce qu'il a souffert et que la vue d'une misère lui est odieuse ; il aime à soulager les confrères moins heureux, les écrivains dans la peine ; il sollicite pour ses amis, des rubriques, des places, des collaborations et harcèle par téléphone ou visites ses relations pour obliger souvent un obscur, incapable de le lui rendre — parfois un ingrat.

Il ne compte plus ses amis ; son appartement de la rue Caulaincourt est trop étroit pour les piles de volumes qu'ils lui adressent et comme il ne vend pas sa bibliothèque il voit bientôt son mobilier disparaître sous un ammoncellement de livres. Les murs restés libres témoignent de ses prédilections intellectuelles. Nietzsche, Balzac, Giraudoux, Maritain, Massis, Valéry y figurent honorablement, et je suis sûr que viendra bientôt s'y joindre Bergson vénéré par le maître du lieu comme le plus grand esprit du siècle.

Cet écrivain curieux par profession l'est aussi par avidité de culture. On n'imagine pas quelle place des sciences peu répandues, comme la philologie, occupent sur ses rayons, il lit Rabelais sans désemparer avec de savantes gloses et le traité de sémantique de Michel Bréal lui tient lieu de boîte à pastilles sur sa table de nuit.

Mais a-t-il seulement le temps de se coucher pour dormir. Songeons à l'effroyable somme d'efforts que représente une telle existence ! La rédaction en chef des *Nouvelles Littéraires* — et lui seul pourrait nous dire ce qu'elle comporte d'obligations, de correspondances de relations, depuis l'admirable essor pris par cet hebdomadaire — les conférences, les voyages, et surtout ces interviews, confidences précieuses pour la critique future, véritable confrontation de l'élite du temps — composent un programme qui éreinterait tout autre que cet homme solide, mangeant bien, buvant de même, animé par un amour profond des lettres, et par son zèle à les servir.

Car nul ne sert mieux la littérature que Frédéric Lefèvre, butineur infatigable et montreur de vedettes. Par les clartés qu'il

distribue savamment, s'avère le relief des œuvres souvent méconnues, parfois surfaites et l'on peut dire dans le temps même où la littérature se fait, qu'il défriche, qu'il prélude au reclassement attendu parfois des lustres pour certaines productions du passé.

D'ailleurs là ne s'arrêtera pas son œuvre Lefèvre est trop profondément épris d'art pour ne pas se réaliser lui-même après y avoir aidé les autres. On ne doit pas oublier qu'il a participé, des premiers avec Louis Latourrette, Marcel Sauvage et certains autres au rajeunissement du poème en prose — et enfin le volume qui nous occupe aujourd'hui par l'ampleur des problèmes esthétiques qu'il soulève, par les positions du commentateur à l'égard du commenté décèle des convictions hautes, un système d'idées personnelles, qui sont promesses d'élargissement.

J. B.

Lorsqu'on passe une heure chaque semaine avec tel ou tel écrivain, il vient un jour où l'on se dit : « Tiens, j'aimerais encore passer une heure avec celui-ci. » Et comme l'on est reporter littéraire, que le démon est là qui souffle la question et ouvre les oreilles, on ne part pas les mains vides : à l'heure avec Paul Valéry succèdent *Les Entretiens*. Pourtant ne vous effrayez pas, l'auteur de la jeune Parque n'est pas loquace au point de s'être confessé en trois cent cinquante pages, Lefèvre l'a un peu aidé en commentant son œuvre, et l'Abbé Brémond en la présentant.

*
* *

Je voudrais exprimer ici toute ma pensée à Lefèvre, j'attendais autre chose des entretiens proprement dit et cela imputable en somme à Valéry lui-même ne me donne que plus de force pour admirer ce bel effort fait par l'enquêteur pour commenter et interpréter l'œuvre. Tout le monde s'est dit : « Paul Valéry n'est connu que de quelques-uns. C'est incontestablement un grand poète, à coup sûr un inimitable prosateur. Je sais dans

la lettre de Mme Emilie Teste des phrases qui m'enchantent : « *Mais monsieur quand il me revient de la profondeur...* » Cet homme a gardé vingt ans un silence orgueilleux qu'il passa a élever la jeune Parque, a parcourir le cimetière marin, aujourd'hui il est illustre, et il parle, il va certainement dire des choses supérieures. Ouvrons ce livre et goûtons. »

Eh ! bien voici les confidences de M. Paul Valéry « *Mes vers ont été surtout pour moi des exercices. Le calcul logique, le dessin, la versification régulière, sont des exercices de tout premier ordre pour l'esprit.* » Encore que cela nous surprenne pour un poète, on peut passer. Mais où je ne suis plus du tout l'auteur d'Eupalinos c'est lorsque parlant de Bergson il avoue tout net « Je connais assez mal son œuvre. » Alors à quoi bon poursuivre. Les souvenirs de M. Paul Valéry sont assez peu variés, ses idées sont générales, ses paradoxes n'ont pas la grâce d'un wildisme courant. Lefèvre me pardonnera, mais je n'aime pas les entretiens parce que le grand homme en sort en pantoufles et un peu trop loin de son œuvre.

Vous me direz : Qu'importe, n'avez-vous pas l'introduction à la méthode de Léonard de Vinci ? oui et cela me suffisait. »

*
* *

La partie des commentaires est excellente. Frédéric Lefèvre aborde l'œuvre de Valéry avec logique et amour. Il donne des coups de sonde, retourne les phrases, il essaie de justifier la méthode. Toute cette seconde partie du livre pourrait utilement s'intituler « *Introduction à la méthode de Paul Valéry* ». Mais Lefèvre s'il note en parlant de l'inspiration Valérienne « Il n'y a là ni délire, ni incohérence créatrice... » ne peut s'empêcher de dire un peu avant. « *L'homme civilisé est un être complexe et parfois un peu factice chez qui les forces extérieures ont refoulé* l'instinct dans un subconscient d'où le *poète le sent quelquefois jaillir en une sorte de délivrance spontanée à laquelle la raison abstraite n'a pas le droit* d'opposer obstacle... »

J'aperçois là une sorte de drame. Lefèvre aime les poètes, il

aime l'expression poétique, il aime l'inspiration, la belle image, la cadence brillante, et il se trouve commentant un poète qui se défend de toute spontanéité, un poète qui résout des équations rythmiques, et il essaie de concilier ses goûts au mode de sa plaidoirie. Tous les commentaires sont ainsi, un duel entre Lefèvre conscient — et Lefèvre-Valéry. Lefèvre conscient écrit « c'est un être complexe et un peu factice... » il dénonce combien la méthode abstraite est inopérante en poésie, mais Lefèvre-Valéry, s'insurge, proteste, corrige et se rattrape difficilement en affirmant : « Il n'y a là ni délire... ni incohérence créatrice... »

Dans un récent article sur Frédéric Lefèvre, je disais qu'avec un peu de patience il serait facile de deviner ses préférences, sous son apparente impartialité. Elles éclatent dans toutes la partie des commentaires. On sent bien que pour Lefèvre le vrai poète est celui pour qui la difficulté est cachée, qui ne montre jamais une victoire, qui semble ne pas faire de l'extraordinaire, mais il s'acharne à nous montrer chez Valéry les difficultés vaincues. Elles sont nettement visibles... Autour de ce livre qui est un document de première importance, qu'on ne doit pas ignorer car Valéry ne semble être qu'un prétexte à soulever mille et mille idées, on écrira sans doute beaucoup. Peut-être verra-t-on comme nous que ce qui nous intéresse le plus dans ces pages, ce n'est ni l'anecdote, ni Paul Valéry, mais la position de Lefèvre — c'est-à-dire du lettré français — devant l'œuvre admirable de Paul Valéry.

Pierre HUMBOURG.

BELLA, par *Jean Giraudoux* (B. Grasset).

Le roman de M. Jean Giraudoux perdrait, à notre avis, beaucoup de son charme, s'il déguisait, comme on l'a prétendu, des personnages réels sous des noms d'emprunt. Que Rebendart représente tel ancien président du conseil et quand nous disons du Conseil... —,que Dubardeau figure tel ambassadeur, voilà qui nous décevrait infiniment. Car, en acquiérant de la réalité, ces héros aliéneraient de la généralité, et donc de l'intérêt. C'est le défaut de tous les romans à clef. Le roman, en définitive, est tantôt une peinture, tantôt une discussion : toujours, sous une forme concrête, une exposition ou un combat d'idées. Il est cela, ou doit l'être. Que deviennent les idées, nous le demandons, si leurs protagonistes sont de chair et d'os, comme nous ? S'ils sont déjà connus, aimés, haïs, vantés, méprisés de nous ? Si leur personnalité, au lieu de servir de prétexte à l'allégorie, l'enferme dans les limites humaines, et la rapetisse à notre taille ? Nous n'avons plus de liberté pour penser ; la curiosité du fait-divers nous aveugle. Et le livre ne porte plus. Non : faisons de la polémique, si bon nous semble, ou de l'histoire. Autrement, faisons du roman, et cela vaut mieux. Mais il faut choisir.

Dans le cas présent, quelle injure ce serait de réduire le livre à la chronique d'un débat recemment ouvert, où seraient indiqués avec ou sans partialité ces défauts de l'accusateur et les mérites de l'accusé ! Rebendart, homme politique, et Dubardeau, diplomate, s'affrontent en effet. Mais leur bataille personnelle n'est rien. En eux se mesurent leurs familles, leurs familles rivales comme le furent les Montagu et les Capulet. Et quand M. Giraudoux parle de leurs famille, nous croyons bien qu'il veut parler de leurs races qui de tout temps sont ennemies et se partagent le monde : les positifs — les Rebendart — et les sensibles — les Dubardeau — Conflit qui nous paraît beaucoup plus attrayant que la question de savoir si, oui ou non, Rebendart eut raison de forcer Dubardeau à se démettre de ses honneurs.

On peut même s'étonner que des gens aient prêté des intentions autres qu'artistiques à M. Giraudoux. Car les minces détails à quoi l'on a voulu reconnaître des personnages officiels ont bien

peu d'importance dans l'ensemble de l'œuvre. Les discours dominicaux de l'un, les ascendances scientifiques de l'autre, telles sont les traces dont on fait état : des notes à peine, qu'un observateur prend sur le vif et restitue ensuite pour donner quelque couleur à sa fable. Peut-être soulignera-t-on le caractère intransigeant de Rebendart, la bonhomie conciliante de Dubardeau. Mais, pour exister en des êtres vivants, ces traits n'en sont pas moins généraux et génériques, et présentés comme tels ; nous pourrions les retrouver et les opposer en maintes autres figures illustres. Un roman à clef, une indiscrétion, un plaidoyer ? Pas du tout. La clef ouvre toutes les portes.

On n'attendait pas de M. Giraudoux une intrigue bien nette, avec ses trois points, l'exposition, la crise et le dénouement, à la façon des tragédies classiques et des romans de M. Bourget. M. Giraudoux ne nous a point accoutumés à cette composition logique, savante et que d'aucuns — à tort, sans doute — estiment pédante. Il est un maître de fantaisie, et même un fameux sorcier. Car, avec tout son désordre, il sait faire une sorte d'harmonie et le livre, fermé — qui, en cours de route nous laissait dans le trouble et dans l'incertitude — nous procure après coup — rappelez-vous l'Ecole des Indifférents, et Suzanne, et Simon — une impression de pureté, de ligne droite. Nous sommes d'abord éblouis par tant de hardiesse, nous avons le vertige de tant de rapports inattendus, et nous ne voyons qu'une suite de paillettes multicolores, juxtaposées sans raison comme les pièces du manteau d'arlequin. Et puis, nous devinons le fil qui les coud ensemble, la trame subtile et forte qu'on ne nous avait pas montrée, l'effet est délicieux. Mais M. Giraudoux réussit ce tour de force : je crains que ses imitateurs et ses disciples — il en a, et pleins de talent — s'égarent à sa suite. Ses œuvres formeront un monument précieux ; ils ne composent pas une formule, ni le portique d'une école.

Voici, cependant, l'histoire de Bella : Philippe Dubardeau rencontre, entre sept et neuf heures, chaque matin, une jeune femme, Bella, qui ne lui a pas dit son vrai nom, à qui lui-même dérobe son identité. A une cérémonie officielle, les deux amoureux se trouvent face à face et apprennent ainsi, nouveau Roméo, nou-

velle Juliette, que leurs familles sont irrévocablement, impitoyablement divisées. Bella cesse de venir aux rendez-vous, Philippe s'en désole. Des complaisants tentent en vain de les rapprocher. Mais le jour où Rebendart, beau-père de Bella, s'apprête, par des manœuvres retorses, à déshonorer les Dubardeau, Bella détruit les pièces compromettantes et minutieusement rassemblées. Elle tente de réconcilier les ennemis et meurt dans l'effort qu'elle fait pour unir leurs deux mains. Beau sujet, n'est-ce pas, pour le feuilleton ou l'Ambigü.

Mais cette histoire nous est étrangement, absurdement contée. On n'y observe aucune transition, aucune gradation, aucune proportion, même. Ainsi, nous connaissons à peine Bella, et rien ne fait prévoir son coup de théâtre. Des personnages épisodiques. Fontranges, les d'Orgalesse, Indiana — prennent une place exorbitante. Nous savons exactement quels sentiments Fontranges portait à son fils, pas du tout ceux que Bella portait à Philippe. Nous voyons les prémices et la conclusion de l'intrigue amoureuse, nous n'en voyons point la maturité. Cette histoire, en somme, est bâtie au dépit du bon sens.

Tant mieux : elle ne nous intéresse nullement. M. Giraudoux l'a mise là par plaisanterie. Le véritable drame se joue entre les Dubardeau, sensibles, et les Rebendart, positifs. Un drame que nous connaissons, pour assister à ses péripéties quotidiennes, à ses succès alternatifs qui nous mènent, de génération en génération, de la gloire de Lamartine au triompe de Carpentier, de l'amour-idéal à l'amour-sensation, du grenier des Goncourt à Polytechnique. Un drame, dans lequel M. Giraudoux a noté une foule de détails exquis, saisi une multitude de coïncidences que lui seul pouvait noter et saisir. Il chemine à l'aventure, court là où il devrait s'arrêter, s'assoit là où il devrait passer. Mais ce qu'il néglige en courant vaut bien moins que ce qu'il contemple en s'asseyant. Que nous chaut la fable, et la « crédibilité » des caractères ? Nous ne sommes plus assez enfants pour nous amuser à ces jeux ; nous préférons que l'auteur recueille pour nous les échos délicats qu'éveillent en lui certains chocs. L'importance des faits est toute relative et pour qu'une chose futile devienne sérieuse, il suffit peut-être de la considérer sérieusement. Ainsi, nous

aimons que Fontanges, qui n'a rien à faire dans l'histoire, occupe à lui seul un bon quart du livre ; parce qu'il résume en lui seul la lutte de deux instincts, le positif et le sensible et qu'il compose un personnage aussi singulier qu'attachant. Nous aimons que la mélancolie des dames Rebendart et leur émoi devant l'art malicieusement révélé, nous soient expliqués, parce que nous y retrouvons des observations souvent faites, et la détresse résignée de tant d'épouses qu'opprime l'égoïste suffisance du maître. Nous rendons grâces à M. Giraudoux de nous avoir épargné l'analyse des sentiments de Bella et d'avoir, à cet égard, fait crédit à notre expérience et à notre imagination. Une femme qui aime : thème éternel. Mais on le traitera bien souvent encore, et l'auteur avait autre chose à nous dire.

L'intrigue se dénoue, nous l'avons indiqué, par l'intervention de Bella et sa mort : cette mort, encore une fantaisie, aussi peu croyable que possible. Mais le vrai conflit s'achève plutôt au chapitre suivant, et dans l'âme de Fontanges, si curieusement éveillée à la sensibilité, à la poésie, par un chagrin qui devient une volupté. C'est là la véritable victoire des Dubardeau sur les Rebendart. Et l'on y sent mieux qu'ailleurs pourquoi l'artiste qui nous parle avait pris parti. Ce couronnement est la phase la plus fine, la plus émouvante, la plus prestigieuse de l'ouvrage. La langue en est admirablement pure, et nous retrouvons, dans ces quelques pages, la secrète tendresse qui animait les lectures pour une ombre. Un instant, M. Giraudoux abandonne ses artifices, ses fusées, (ses « pétards » a-t-on dit) pour s'adresser à nous en toute simplicité, en toute confiance. Il y gagne infiniment. Non que nous méconnaissions l'élégance de sa manière et la puissance de ses philtres habituels. Cependant, à rencontrer tant de nouveauté, tant de raccourci, tant de caprice, on éprouve quelquefois l'impression d'un exercice un peu forcé, d'une acrobatie ; d'une pose. Nous prisons à la valeur la pose chez un écrivain : lequel parmi les grands, fut vraiment simple ? Mais il ne faut pas que la pose tourne à la grimace, la métaphore au calembour, et que le public ait le soupçon — très léger, très vague... — qu'on se moque de lui.

Admirons, pour conclure, la vaillance des artistes à défendre

leur foi contre le matérialisme et la vulgarité contemporaine, et à refuser de se laisser enliser dans les sables mouvants d'un positivisme psychologique autrement périlleux que le philosophique. M. Giraudoux proteste avec d'autres de la supériorité de la musique sur l'industrie, de la poésie sur la rigueur administrative, en un mot de l'esprit de finesse sur l'esprit de géométrie. Prêtons l'oreille à ces voix, qui doivent être entendues, en un temps de technique, d'affaires et de sport.

Robert DE NAVINAUD.

LA PIERRE D'HOREB, G. *Duhamel* (« Mercure de France »).

G. Duhamel aime à nous étonner, et sans crainte de déconcerter son public, met une coquetterie à présenter, en chacun de ses livres, une face nouvelle de son talent. Poèmes, comédies, récits de guerre, essais philosophiques ou critiques, études profondes ou divertissements aimables, de chacune des pierres de son édifice le lecteur se demande : seras-tu dieu, table ou cuvette ? Poète à l'origine, et avant tout avide d'étudier ses réactions, il se faisait, dans sa *Confession de Minuit et ses Deux Hommes* observateur plus impartial, et ne nous laissait point attendre un récit où la plupart des débutants livrent leurs émotions et leurs souvenirs : le livre des premières amours et de la vingtième année.

En cette *Pierre d'Horeb*, en cette histoire d'un jeune homme qui n'est plus tout à fait un jeune homme d'aujourd'hui, et qui, pour dater d'hier peut-être, nous semble porter un reflet de plus vraie jeunesse, plus d'un curieux se plaira à déceler maints détails d'auto-biographie. Vingt ans, de la pauvreté, de l'ardeur à vivre et à apprendre, ce sont pourtant là bien banales dispensations, auxquelles M. Duhamel eut part avec nombre de ses contemporains. Etudiant en médecine, il put mener, dans le morne et tragique décor d'un amphithéâtre d'anatomie, une double et innocente intrigue avec Anne Souvestra, l'amie blonde, fervente et tendre, et la pâle Daria Herenstein, l'étrangère parée

de tout le mystère de la Russie lointaine et de l'œuvre immense à accomplir. Comme Antoine Rességuier, il put se laisser prendre au charme slave (alors nouveau), à la curiosité des parlottes pseudo-philosophiques, au creux de formules mal digérées, et à la séduction de projets redoutables. Mais, sans doute, à sa différence, ne connut-il ni le subit dédain de Daria Hérenstein, ni la déchirante faveur de cette heure unique d'amour, ou de sacrifice, que lui offre la douloureuse Anne, « parce que j'avais dit à Daria Hérenstein que j'étais votre maîtresse », ni l'effondrement physique et moral de son héros, qui va demander à sa petite ville natale apaisement et oubli.

Peu nous importe, au surplus ; M. Duhamel n'a pas besoin d'une authentique aventure pour créer de la vie, et ce qu'il nous propose, en ce livre, c'est moins une banale histoire d'amour que l'histoire de sa vingtième année, avec ses fougues et ses fièvres, avec ses exaltations et ses faiblesses, avec l'amour qui en est aussi inséparable que de l'avril les ciels tendres et les impétueuses bourrasques. Vingt ans ! des gestes, des mots, des cœurs gonflés, des jeunes gens acharnés à leur tâche, une intrigue millénaire. A ce vieux thème, M. Duhamel a su prêter un charme nouveau par la minutie de son observation, par sa compréhension des caractères et des causes, par le frémissement de sa sensibilité, et plus encore, peut-être, par ce choix précieux des mots dont il sait mieux qu'aucun poète exprimer le suc et la substance. « Mes mots ! mes mots, pleins et nourris... » criait-il déjà, voici près de vingt ans....

D'aucuns chicaneront M. Duhamel sur le cadre qu'il donne à son récit, et des âmes sensibles s'indigneront de cette intrigue amoureuse nouée dans une atmosphère de charnier. Reproche futile : M. Duhamel ne vise pas au réalisme, mais à la réalité ; il fait évoluer ses personnages autour des cadavres parce qu'il les a vus là, et parce qu'il a senti l'acuité que l'image grave de la mort prête à leur goût de la vie. Et nulle part, comme autour des tables de dissection, il n'eut pu, sans manquer à la vraisemblance, grouper tant de types divers : bourgeois pommadés, âpres paysans, jeunes filles appliquées et sages, Russes faméliques et grandiloquents. Il les place où il les connaît, où

il sut lire en eux, où il découvrit, sous leurs enveloppes diverses, la même âme inquiète et douloureuse, où il pâtit de leurs peines. M. Duhamel est de l'espèce rare des pessimistes attendris : il voit les tares de ses contemporains, et ne se leurre point sur leurs mobiles, mais la rigueur de ses observations ne l'aigrit point et n'enlève rien à sa tendresse apitoyée. Aux meurtris il tend une main fraternelle et sait dire les mots de consolation ; aucune souffrance ne le laisse indifférent et l'émotion qui palpite en chacun de ses livres fait de son œuvre, sous son apparente diversité, un message unique adressé par un de leurs plus nobles frères aux hommes abandonnés.

Philippe NEEL.

LE FOU, *Abel Moreau* (Editions du Hérisson).

M. Abel Moreau reprend dans *Le Fou* un thème qui, depuis Homère jusqu'à Tennyson et à J.-M. Barrié, tenta bien des écrivains : le retour d'un disparu au foyer où il trouve la place prise. Mais, tandis qu'Ulysse chasse les intrus, et qu'Enoch Arden disparaît sans se faire reconnaître, le héros de M. Moreau, comme celui de Barrié, reprend la place qui lui revient de droit. Et M. Moreau fut bien inspiré de répondre à la question que se posent les témoins d'un tel retour : « Et après ? »

Après ? La vie n'est pas plus facile pour Célestin Létang qui pourrait croire ses malheurs finis le jour où un involontaire usurpateur s'effaça devant lui. On croyait Létang mort : il n'était que fou, atteint d'amnésie totale à la suite d'un éclatement d'obus et enfermé avec des camarades d'infortune à la Chartreuse de Champinol, asile d'aliénés de Dijon. Un jour, un nom, dans un journal, éveille un écho dans son cerveau engourdi : le voile du passé se déchire ; il retrouve son nom et ses souvenirs. Et bientôt guéri, il part vers le pays natal, à la recherche de sa femme disparue depuis des années. Il la retrouve mariée et deux fois mère, mais Jean Lucas, de luimême, renonce à un bonheur interdit : « C'est ta femme à toi, camarade : moi, je n'ai qu'à partir. » Et tout pourrait aller

pour le mieux, si Célestin Létang ne sentait une grande détresse au cœur de sa Mariette, si les enfants n'étaient pas de l'autre homme, s'il ne comprenait enfin, que ceux qui furent longtemps morts ont tort de revivre. Et un jour, ramenant Jean Lucas près de Mariette, il leur annonce son définitif départ : il retournera à la Chartreuse de Champinol pour y soigner, en qualité d'infirmier, les fous qu'il n'aurait jamais du quitter.

M. Moreau que ne contente pas la conclusion des contes enfantins : « Il la retrouva, ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. » N'a, sans doute, fait que reculer la solutios du problème. « Et maintenant ? » Sommes-nous tentés de demander. Lucas et Mariette jouiront-ils en paix du sacrifice de l'autre ou iront-ils le chercher, à leur tour ? Mais le roman exige un dénouement et les éditeurs modernes n'acceptent pas plus de 210 pages. Le récit, du moins ; est attachant, sobrement conté, et de proportions harmonieuses. Regrettons seulement quelques tirades déclamatoires contre les divers profiteurs de la guerre. M. Abel Moreau s'est évidemment promis de dire leur fait à tous les embusqués de naguère et aux « profiteurs » d'aujourd'hui. Le malheur est qu'il ne le fasse pas en termes nouveaux et que son anathème ait beaucoup servi. Tout de même peut-on déplorer qu'il rende irréels les sentiments de ses héros par leurs expressions même : ses paysans parlent un langage de philosophe que ne rendent pas plus probable l'adjonction de certaines locutions populaires. Ce qui fait le langage du terrien, ce sont moins les mots particuliers qu'un mode commun d'élocution, que la lente rumination de pensées rares, et souvent substantielles, exprimées en termes couverts et coupées de longs silences méditatifs. Les paysans de M. Moreau ont passé par le Café du Commerce et y ont appris une phraséologie détestable ; nous les souhaitons moins électeurs conscients et plus simplement hommes. Leur aventure n'en est pas moins tragique et si la conclusion a le tort de ne rien conclure, du moins délimite-t-elle, de façon plausible, un amer chapitre de vie.

Philippe NEEL.

GEORGIA, par *Philippe Soupault* (Collection de l'Horloge N° III aux Cahiers Libres).

Trois heures au cadran de l'Horloge : voici Philippe Soupault sous la forme du coucou. Coucou ! coucou ! coucou ! Une somme poétique : Sainte Pélagie en petits morceaux (vous savez, Sainte Pélagie du journal de Jean dans *le Bon Apôtre*) ; Georgia, Georgia *Westwgo*. Mais me trompé-je? Les grandes orgues jouent.

Philippe Soupault entre dans la cathédrale au bras de l'adorable fiancée : il est très pur, il est tout âme. Comme si tant de jeunesse et trop d'amour ne pardonnaient plus, il compte son âge et reprend les thèmes éternels. Il ouvre les bras tout grand pour contenir le monde et il ne peut plus se regarder dans la glace en revenant douloureusement à son miroir ; il s'épouvante des ressemblances, de la monotonie des êtres ou des choses et il connait une terrible tristesse dans le vent et la vie où il use ses dernières cartouches.

Ce serait pourtant si simple d'être un homme sans lâcheté. Nous entrerons à pas de loup dans la chambre où dort le poète qui rêve haut :

Il n'y a qu'à partir
un soir un matin
Il n'y a que le premier pas
qui soit un peu pénible
un peu lourd
Il n'y a que le ciel
que le vent
Il n'y a que mon cœur
et tout m'attend
Il va
une fleur à la boutonnière
et fait des signes de la main
Il dit au revoir
mais il ment
Il ne reviendra jamais

Ne jamais revenir ! Rimbaud seul a osé. Et Rimbaud n'a jamais été empoisonné par la littérature ; il n'appartenait qu'à lui. Philippe Soupault, comme les autres, a des amis, des projets, des contrats, son éditeur, sa revue. S'évader de la société n'est pas impossible cependant. Je sais des pays que ne dérangent ni Citroën, ni la T. S. F. On peut mourir comme un chien à l'hôpital sans que personne ne s'inquiète de vous.

Les rêves de Soupault m'ont fait frémir, m'ont ému. Maintenant que je veux en parler, ils me paraissent la commune mesure de tout esprit noble. Ah ! pourquoi M. Soupault est-il à Münich, rentrera-t-il demain à Paris ou ailleurs ? Je n'ai donc vibré que dans de la littérature ? un mensonge encore.

Pourquoi trouver des excuses au poète, le complimenter sur son talent, ses images, son intuition, son rythme qui s'acharne en vous ? Je me hérisse tout à coup : vous n'êtes pas un fiancé pur qui entre dans la cathédrale. Vous n'êtes qu'un homme comme les autres. Mais si je veux vous chasser de l'église, je ne trouve plus d'église, plus rien. Il y a un livre.

J'entends la voix d'un frère qui parle comme j'aimerais que mon frère parlât, ou moi. Livre muet qui est aussi une réalité. Nous n'en sortirons plus, mon Dieu...

Mon Dieu ! Mon Dieu !
Je serai donc toujours le même
la tête dans les mains
et les mains dans la tête.

Georges BOURGUET.

RODIN, par *L. Bénédite* (maîtres de l'art moderne, Riéder).

Volume bien présenté. Biographie honnête, honnêtement écrite mais dénuée d'intérêt. Par contre, quarante planches excellentes et pour lesquelles ce livre doit être placé dans toutes les bibliothèques. La planche du « Penseur » trahit toutefois le mouvement si caractérisé du bras droit.

Jean MALAN.

MAISON DE JOIE, par *Ivan Bjarne* (Rieder et Cie, éditeur).

Roman d'une maison hospitalière, ou plus exactement recueil de nouvelles reliées les unes aux autres par l'intrigue inconsciente du désir sexuel et s'extériorisant dans une atmosphère de serre chaude où le ciel bas de l'Esthonie entr'aperçu à travers les rideaux des fenêtres pèse comme une fatalité douloureuse sur des femmes venues des quatre points cardinaux.

Cependant, en dépit de son titre, le livre de Bjarne est une œuvre profondément chaste, non seulement par la bonne tenue même de cette maison de premier ordre où Madame Oriloff ne tolèrerait pas les promiscuités douteuses, mais surtout par cette nostalgie profonde et cette inconscience si près du cœur qui animent toutes les marionnettes des drames, qui dirigent leur économie et leurs élans.

Evidemment une œuvre nordique, qui nous plait peut-être à cause de ce caractère même, que nous ne connaissons, nous, Méditerranéens, qu'à travers les œuvres des écrivains, mais indéniablement, une œuvre vue, profonde, douloureuse et toute simple, dont la simplicité est parfois pathétique. Çà et là, quelques thèmes littéraires sur Méredith et Nietzsche et des détails descriptifs un peu faciles.

La langue est nette, souple, précise, trop, peut-être : on aimerait à rêver davantage, tandis que l'écriture de l'histoire force le lecteur à continuer.

Ivan Bjarne est conteur naturellement, comme Jack London, comme Panait Istrati il a comme eux le don de voir et d'intéresser. Une similitude de vie le rapproche d'ailleurs de ces deux artistes, puisque Bjarne nous est présenté — par une note au début du volume — comme un vagabond.

La traduction de M. et T. Dalhstrom est agréable et sera certainement goûtée. Tant pis pour les suédois qui n'ont pas fait au texte original le succès qu'il méritait.

Jean MALAN.

MARS, par *Jacques Sindral* (B. Grasset).

Alfred Fabre-Luce, le meilleur ami de Jacques Sindral, écrivait dans « La Victoire », en pensant à l'évolution de ces farces économiques et politiques des périodes d'avant-guerre qui, prolongées par l'imagination, conduisent l'esprit à la perception d'un antagonisme si violent et si irréductible qu'il suffit à lui seul à déchaîner la guerre : « ...Mais le point de vue du philosophe n'est pas celui de l'homme d'Etat. Celui-ci vit dans un horizon plus restreint, il voit des forces se combattre et doit choisir entre elles en refusant de croire que la partie est réglée d'avance. »

Mars est l'histoire de ce choix et de la lutte qu'anime un homme, un seul homme armé des forces choisies contre les forces rejetées. Cet homme, je l'aime, parce qu'il se dresse à contre-courant, en insurrection contre tous les déterminismes, contre tous les marxismes, et qu'il se sent ou se croit capable de faire dériver l'histoire hors de son lit de facilité. Il a à lutter contre l'état, contre les partis, contre les personnes, contre lui-même. Son esprit le trompe, sa chair le sauve. Il voit. Il ne sait plus s'il a vu. Il est le jouet de ses secousses intuitives. Il bascule entre les idéologies héréditaires et les forces neuves que tantôt il guide et qui tantôt le guident. Il perd pied. Les faits s'enroulent autour de lui, malgré lui, comme une pelote dont il a perdu le fil et qui s'embrouille à jamais.

Il est homme et cette lutte est coupée par les événements de la vie de sa chair. Ils se superposent à ce qui plus tard sera l'histoire des manuels. Pourtant l'une et les autres sont bien confondus et ce n'est pas le moindre mérite de Jacques Sindral que d'avoir su enchevêtrer l'activité charnelle de son esprit et ces forces physiques qui se haussent à la germination d'un concert.

La fatalité antique avait du bon ; l'inconscient moderne la remplace. Il y avait eu les impondérables. Mars, plus vieux que ces hommes, naîtra encore comme toujours de ces profondeurs sourdes et mal explorées où la raison chancelle sous ces raisons qu'elle ne connaît pas.

Il faut bien enfin signaler dans ce livre la délicieuse à la fois

et décevante figure de Cerda. Tous ceux que le Rhin a déchirés, esprit, chair et cœur, qui portent encore la marque de cette coupe et qui d'une rive ne songent qu'à l'autre s'abandonneront avec amour à cette vierge à fleur bleue pour recueil de chansons.

André GAILLARD.

DISCOURS AUX OISEAUX PAR SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, de *Joseph Delteil* (Editions des Cahiers Libres).

« Ce discours ne s'adresse qu'aux oiseaux, c'est-à-dire aux hommes d'ailes, aux hommes du ciel. » Et voici, saint François règne au milieu des bêtes à plumes, prie sur les champs de blé et au nom des fourmis architectes.

Il sort triomphant de sa méditation terrestre par l'élaboration que la matière fait en lui de Dieu — du Dieu où se confond l'air, l'eau, le feu, universel et total, ni chair ni âme mais chair et âme toujours, et suprêmement dans le moment même que les hommes se cachent et deviennent hypocrites, quand ils mangent ou digèrent, dans leur ventre.

La vie se nourrit de fumier, comme la rose, pour être belle, car Dieu est descendu dans toutes les choses et sur l'échelle de nos âmes remonte vers l'infini.

Georges BOURGUET.

INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE, par *R. Le Senne* (Alcan, éditeur).

Ce serait une erreur de prendre à la lettre le titre de ce très remarquable ouvrage et le profane qui voudrait s'initier à la philosophie éprouverait sans nul doute quelques déboires à passer par cette porte qui n'a pas été ouverte pour lui. Mais le lecteur suffisamment averti trouvera dans ces pages un exposé lumineux de quelques-uns des grands problèmes métaphysiques et psychologiques, la synthèse la plus moderne des principales

doctrines (dualisme, rationalisme, transformisme, etc...) et un magnifique « plaidoyer pour l'idéalisme personnel ».

Ses anciens élèves de réthorique supérieure au Lycée de Marseille qui n'ont pas oublié le vivant enseignement de leur maître y retrouveront les éléments essentiels de son cours sur la philosophie hamelinienne.

J. PH.

LES REVUES

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES (20 Février) : *Une Revue avec Jean Giraudoux* par Frédéric Lefèvre, ou l'interviewer nous montre un Giraudoux extraordinairement vivant. On ne saurait trop louer un Frédéric Lefèvre de savoir si parfaitement comprendre chaque auteur qu'il interroge. Il précise chaque fois la position intellectuelle et morale de l'interviewé de telle sorte que l'on sent combien les recueils d'*Une heure avec...* seront indispensables à ceux qui voudront plus tard savoir ce que fut notre époque au point de vue spirituel. Ces recueils représentent dès maintenant une synthèse unique où la critique trouve de précieux documents, l'amateur des raisons de mieux aimer les auteurs qu'il préfère.

(27 février) : M. Benjamin Crémieux étudie Henri Franck, poète de la génération « qui à la déclaration de guerre avait autour de 25 ans ». Nous autres, jeunes gens de l'après-guerre, lisons *La Danse devant l'Arche* « comme le témoignage d'une époque abolie ». Mais ce « poème intellectuel » de 2.000 vers, « le seul grand poème conçu d'un seul tenant de toute la littérature française qui se lise d'une haleine, sans une minute d'ennui ou de lassitude » est mieux encore ; un livre prophétique. Ainsi, il *correspond* directement à notre sensibilité ; son épique grandeur nous fait comprendre que puisque « tous les grands problèmes actuels : nationalisme, et démocratie, appétit du divin, Orient et Occident, rationalisme et pragmatisme y sont posés et formulés avec une lucidité lyrique dont la précocité émerveille », nous accomplissons bien notre mission en tentant de

donner une solution à ces problèmes. Ainsi encore, se recompose après coup la continuité miraculeuse de l'esprit humain vers l'avenir, destinée mystérieuse mais nécessaire, dont notre époque est peut-être un des moments les plus indispensables.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (1er Février) : de beaux vers de Pierre-Jean Jouve, *Des Déserts :*

La brouette
Arrêtée sous le grand orme de vie de soleil et de nuages
C'est le plus beau chant possible
En l'honneur de Dieu essentiel
Par un matin où l'on distingue à peine les ombres
Tant il fait clair, et les arbres géants
Suspendus à la mamelle du ciel mauve
Et la brouette
avec l'esprit naïf du bois naturel
Eclairée par le dessous et le dedans.

Et encore :

Non moi-même je ne comprends plus ma poésie
Ni Dieu, je ne sais plus ne comprends plus et ne vois plus
Et je m'appuie sur Lui il est blême et magique
Un jour je me tuerai pour le trouver plus vite.

Dans ce même N° *Les Indiens Bleus* de Blaise Cendrars. On ne peut s'empêcher de penser, en lisant de tels morceaux, combien s'est simplifié et partant ennobli l'art de raconter les impressions qu'un voyageur éprouve à l'étranger. Le passage de la fuite page 170 et 171 est caractéristique. Voilà un style dont la netteté nous touche tout à faut, précis comme un cours de Bourse, dur comme un rapport militaire. Là aussi est la poésie.

LE NAVIRE D'ARGENT (1er Février) : Dans cette livraison Benjamin Crémieux présente *Italo Svevo*, acteur italien qui « se présente en isolé dans la littérature italienne d'aujourd'hui, un peu à la façon dont Proust, avec qui il n'est pas sans analogie,

est apparu en 1913 dans la littérature française ». Suivent des traductions fragmentaires de *Zéuo Cosini* et de *Senilità*. Autant que l'on en peut juger par ces fragments, l'œuvre de Svevo paraît exceptionnelle, et particulièrement pour qui sait le peu de tendance à l'analyse que comporte le génie italien. Cette maladie de la cigarette, qui est le début de *Zéuo Cosini*, nous semble cependant trop absolument freudienne, donc limitée. Mais les fragments qu'a traduits M. Valéry Larbaud de *Senilità*, sont d'une magnifique originalité. L'amour d'Emilio Broutani et d'Angiolina fait souffrir le lecteur jusqu'à la pitié. Sensation trop rare pour qu'on ne la signale pas avec joie.

EUROPE (15 Février) : N° consacré à *Romain Rolland*. Cet hommage a du justement toucher l'homme qui a eu le singulier privilège de représenter la conscience de l'Europe aux temps de la guerre. Ce n° doit être dans les mains de tous ceux qu'intéresse la vie du monde intelligent. Le monde entier collabora, en effet, à cet hommage. Nous signalons, les articles réunis sous le titre : *Une jeunesse et Romain Rolland* par Dominique Braga, André Chamson, Jean Prévost, Philippe Soupault.

Et surtout le geste magnifique d'Henry de Montherlant. C'est, pensons-nous, ce qui s'écrivit de plus beau à cette occasion.

Il oppose à Romain Rolland, tempête contre tempête, foi contre foi. On sent le respect de l'homme pour son égal et son aîné. Deux sommets sur lesquels brille le soleil de la vie. Et voici que vis-à-vis de l'humanitarisme trop uniforme, trop cérébral de Romain Rolland, Montherlant s'écrie : « Etre à la fois, ou plutôt alterner en roi la Bête et l'Ange, la vie corporelle et charnelle et la vie intellectuelle et morale, que l'homme le veuille ou non, la nature l'y forcera, qui est toute alternances, qui est toute contractions et détentes... Le mérite de l'homme sera de cesser de nier ce rythme essentiel, par aveuglement sur soi-même, ou de le renier, par crainte d'inconséquence, ou de s'en excuser avec des soupirs ; il sera de le connaître et de s'y abandonner heureusement comme au bercement même des bras de la Nature. Alors on ne le verra plus blasphémer aujourd'hui ce qu'il fut hier et ce qu'il sera demain. »

Fasse Dieu, monsieur de Montherlant, que « ceux qui vous poussent » ne vous entraînent pas jusqu'à paralyser votre âme dans une action qui ne soit pas pure ! Souvenez-vous de Barrès et comment vous avez du le juger.

LA REVUE HEBDOMADAIRE (27 Février) : commence le roman de J. Kessel, *Makhuo et sa Juive*, épisode de la révolution russe en Ukraine.

M. Louis Madelin étudiant *La Société de l'Empire*, incite à faire un parallèle entre la France actuelle et celle de la fin du directoire et du début du consulat.

LA REVUE NOUVELLE (15 Février) : La nouvelle de James Joyce, *Cendres*, traduite par Yva Fernandez et extraite de *Dubliners*, le premier livre du grand Irlandais. Une remarquable note de M. Armand Pierral sur *Albertine disparue*.

LES MARGES (15 Février) : M. Adolphe Basler commence une série d'articles sur *La Peinture... religion nouvelle*. Celui-ci, intitulé *Quinze ans de mensonges*, stigmatise la stupidité des gens qui jouent sur les peintres comme sur des valeurs de Bourse ; il se termine par une interview de Picasso dont les propos amers et la tristesse, si elle n'est qu'imagination, ne manque pas de saveur.

M. Denis Saurat propose *Molière* à nos méditations. M. Saurat exprime à ce sujet de judicieuses pensées sur la clarté et la profondeur. Son parallèle entre Shakespeare et Molière, ses grognements contre Dostoïewsky et Yoscu et tous les écrivains brumeux sont intéressants. Le passage enfin qui débute par : « La littérature a quelque peu trompé l'humanité », touche, nous semblable-t-il, à une question primordiale. Mais sa conclusion : « Ce qui n'est pas clair n'est pas français. Ce qui n'est pas clair n'est pas profond » ; ne lui paraît-elle pas trop systématique sinon nationaliste ? La proposition contraire pourrait aussi bien se soutenir. De telles formules ne mènent nulle part. Elles sont de méchantes armes à feu ; elles font du bruit ; après quoi on n'est pas plus avancé.

SEPTIMANIE (Noël 25, An 26) : M. le docteur Duplessis de Pouzilhac gâte toujours les amateurs de belles éditions. Le bois de Lémar, *Singe*, nous a beaucoup plu.

G. B.

LETTRES ETRANGERES

BAAL. — LEBEN KOENIG EDUARD *II*, par *Bertolt Brecht.* (Gustav. Kiepenheuer, éditeur, Postdam).

Les pièces de Bertolt Brecht se rattachent, par leur pensée et leur forme, à ce théâtre expressionniste qui a suscité, ces dernières années, un prodigieux mouvement dramatique. Il a achevé d'abattre certaines bâtisses théâtrales vermoulues, il a indiqué les possibilités de constructions nouvelles. Dans ses créations les plus confuses et les plus chaotiques même, il y a un souci de profondeur et d'humanité, une inquiètude des plus graves problèmes de la société et de l'âme, une éclosion libre et puissante, d'œuvres pathétiques, violentes, riches de vie et de signification. La scène est débarrassée des vieilles idoles qui l'encombraient. Dans la lumière crue, le théâtre réaliste apparaît aussi faux, aussi périmé que la tragédie antique. Nous sommes en face de cette réussite merveilleuse: une génération indépendante et hardie crée son propre théâtre. Il faudrait remonter à l'âge d'or du drame elizabethain pour retrouver une rénovation du théâtre aussi totale. Notons que, malgré son caractère audacieusement moderne, cette forme d'art a vivement intéressé le public et gagné même des prix officiels. C'est ainsi que « Baal » a obtenu, en 1922, le prix Kleist, qui est une distinction fort estimée et dont l'attribution à la pièce de Bertolt Brecht a la même signification que si un prix de l'Académie était donné, en France, à un surréaliste.

« Baal » est une œuvre inquiète, lourde, trouble. Le personnage qui en est le héros principal incarne, comme le dieu antique dont il porte le nom, une force naturelle qui se livre à l'impétuosité de ses appétits. Baal est végétal plus encore qu'animal. Une puissance de jeunesse fait de lui une sorte de divinité

matérielle en qui le monde coule comme un torrent, qui absorbe par tous les sens la beauté de la terre et du ciel. Irresponsable comme un enfant ou un fou, il obéit aux exigences de son instinct, sans conscience, sans pensée. Baal est la vie à l'état pur. Et toutes ses jouissances se transforment et deviennent des poèmes étrangement beaux, des poèmes tels que les oreilles humaines n'en entendent point, car ils sont la transposition de l'angoisse et de la joie cosmiques qui pénètrent Baal. Massif, brutal, avec ses impulsions de bête et ses chants d'oiseau, ce personnage reste une des plus curieuses créations du théâtre moderne.

Reprenant l'intrigue qui sert de thème à l'« Edward II », de Marlowe, Bertolt Brecht a conté à son tour l'histoire de cet infortuné roi d'Angleterre, et dans ses figures historiques, il demeure encore des traces de Baal. Il a exprimé plus profondément même que ne l'avait fait Marlowe, l'atmosphère voluptueuse et cruelle, dans laquelle, à cette époque, la guerre civile dressa les Pairs contre le roi, qui ne voulait point se séparer de son favori Gaveston, dont tous les nobles anglais réclamaient le banissement. Plus brève, plus dépouillée, la pièce de Brecht diffère nettement du drame de Marlowe par le dialogue plus serré, la franchise des caractères qui s'exposent avec le plus sincère cynisme. La faiblesse et la sensualité morbide du roi, l'ambition de Mortimer, la passion de la reine Anne, la brutalité impitoyable, poussent les êtres chétifs, les jettent dans la tragédie sous le poing pesant de la fatalité. Les scènes dans lesquelles Mortimer exige d'Edward II son abdication, et se heurte à la résistance du roi déchu, vaincu, mais fidèle à sa couronne, sont admirables de puissance expressive et d'action dramatique.

Bertolt Brecht a trouvé dans ces deux pièces les sujets qui convenaient le plus parfaitement à son talent vigoureux et passionné, et qui sont d'extraordinaires peintures de la force irrésistible de l'instinct, qui est l'énergie même de la terre.

DOCTOR TRANSIT, par *I... S...* (Boni and Liveright, éditeurs, New-York).

Il est regrettable de ne connaître que par ses initiales l'auteur d'un livre aussi curieux. Il a choisi cet anonymat, nous dit-il, afin

de suivre la marche de son livre « avec plus de facilité et d'objectivité ». L'intrigue qui sert de base à ce roman est une de ces histoires fantaisistes autour desquelles s'enroulent et se développent avec le plus de liberté les considérations psychologiques. Le docteur Transit, savant mystérieux et méconnu, a découvert le moyen de transformer les sexes. Un jeune couple, marié depuis peu, mais déjà las, utilise sa découverte. Le mari devient la femme et vice-versa. Nouvelles expériences, transformation complète de leur vie, puis, de nouveau, lassitude, et la femme demande au docteur de lui rendre son premier sexe. Il y parvient, et graduellement la légende du magicien s'étend. Dès qu'il meurt, il prend presque figure de dieu, il devient un personnage mythologique, ses fidèles vont constituer une religion où l'on célèbrera sa mémoire et le souvenir de ses travaux. Sur ce bref canevas, I. S. a tracé d'éblouissantes arabesques d'invention et de fantaisie. Le docteur Transit, enfermé dans son étrange demeure, qui mêle le laboratoire à l'étourdissant « château hanté » des foires, grandit au-dessus de ses aventures, il égale la figure légendaire de l'antiquité, Dédale, le créateur, le libérateur. Le fantastique de la science laisse le champ libre pour toutes les fables que feront éclore ses extraordinaires progrès. C'est de la science, affirme l'auteur, que naîtra une nouvelle mythologie.

L'étonnante pénétration de la psychologie sexuelle que nous trouvons dans ce roman, le lyrisme qui donne un caractère de poésie presque surnaturelle à ce récit, en font une œuvre très personnelle et très attachante. L'originalité surprenante des images, l'écriture dynamique, brève, éclatante, conviennent à l'imagination extraordinaire qui a développé autour de ce sujet bizarre des paradoxes qui ne sont peut-être que des anticipations, et chargés en tous cas d'une prodigieuse valeur psychologique. Il est désolant de ne pouvoir écrire ici le nom du remarquable écrivain à qui nous devons ce très beau livre et dont l'incognito accroît le passionnant mystère.

EDUARDO ZAMACOIS, *Traicion por traicion* (Editions Renacimiento (Madid).

Ce roman de volupté et de haine a pour cadre un de ces petits villages de Castile où, dans une nature violente s'exaspè-

rent les passions. L'action dramatique évolue et se dénoue avec une brièveté saisissante. Les personnages sont des paysans, avec des instincts brutaux qui les poussent sans nuances ni transitions, du désir au viol, de l'inquiétude au meurtre. Ils sont parfaitement observés, surtout la femme qui pousse au crime son mari pour se venger de l'homme qu'elle aime mais qui l'a prise contre son gré. L'étude des sentiments est traitée en raccourcis afin de laisser au récit son allure rapide, mais ils transparaissent sous la trame du roman et nous révèlent leur farouche violence. La description de la vie campagnarde, dans une région éloignée des grandes villes, où les hommes ont gardé la puissance irraisonnée et invincible de leurs instincts, construit un décor étrange à cette tragédie d'amour et de mort.

JAKOB SCHAFFNER : *Die Mutter.* — STEFAN ZWEIG : *Angst.* — MAX HALBE : *Frau Mesek* (Editions Philipp Reclam, Leipzig).

Les éditions Reclam qui publient dans des volumes agréablement présentés et d'un prix modique, des œuvres fort intéressantes, viennent de faire paraître récemment trois romans qu'il convient de signaler.

L'aventure que Jakob Schaffner nous raconte sous ce titre « La Mère » est une de ces pitoyables tragédies humaines où, sans éclat, mais avec le poids inéluctable de la fatalité antique, le sort brise l'existence d'un homme que sa mère néglige, puis abandonne lorsqu'il est enfant. Et quand par son énergie et sa volonté, cet homme a conquis la fortune, une haute situation, une femme qu'il aime, le retour de sa mère et de son misérable amant menace de détruire, une fois encore, son bonheur. Il les tue tous les deux, l'amant par haine et par dégoût, la mère par pitié et avec le remords de lui avoir enlevé le seul être qu'elle aimait au monde. Ce récit, très simple, très dépouillé, garde l'accent douloureux d'une confession.

« L'Angoisse » de Stefan Zweig, décrit avec une étonnante pénétration, l'anxiété d'une femme qui se croit menacée de chantage par la maîtresse de son amant. La progression de

l'angoisse, le crescendo de la terreur arrivant jusqu'au désespoir, puis la détente et le repos lorsque la femme apprend que ce n'était qu'un stratagème de son mari pour l'éloigner d'un amour dangereux, montrent cette maîtrise dans l'analyse psychologique qui classe Stefan Zweig parmi les grands écrivains de l'Allemagne contemporaine.

Le roman de Max Halbe « Madame Mesek », dans une atmosphère rustique ; expose un de ces conflits passionnés qui e'aspèrent dans la solitude, au milieu de l'indifférence de la nature, et des occupations de la vie rurale. C'est le tourment d'une femme qui a épousé un homme beaucoup plus jeune qu'elle, et, jalouse, l'écrase de sa méfiance et de son autorité. Son mari, anéanti par l'énergie despotique de Madame Mesek, se suicide. Max Halbe, qui est en même temps un auteur dramatique de valeur et un romancier puissant expose dans cette nouvelle un débat du cœur et des sens que seule la mort pouvait résoudre.

Il faut noter aussi que les éditions Reclam ont publié récemment d'excellentes traductions de « Candide », de « La Vie de Bohème » et d' « Un cœur simple ».

Marcel BRION.

LA PEINTURE

Succèdant à l'Exposition *Suzanne*, *Jardin*, *Marseille* et *Boussion* dont il est un peu tard pour dire longuement tout le bien que nous en pensons une curieuse présentation est faite à la Galerie *Detaille*.

Cette manifestation organisée par *Marcel Sauvage* fut patronée par nos Cahiers du Sud. Cela semblerait devoir être une gêne que d'en parler dans ces mêmes Cahiers. Pour qui connaît l'éclectisme que souhaitent les dirigeants de notre revue et l'indépendance qui est laissée à chacun de ses collaborateurs, la difficulté n'existe pas. J'oublie que j'écris ces quelques réflexions pour les cahiers et j'exprime tout uniment ma façon de voir les tableaux exposés.

Belle revanche pour les « peintres du Dimanche ! » *Emile Trinquier* nous montre qu'il est possible de ne pouvoir s'exprimer qu'une fois par semaine, mais de le bien faire ce jour-là. La sensibilité que manifeste Trinquier est certainement quotidienne et de tous les instants. Par la fenêtre du wagon-poste où le besoin de vivre l'enferma, Trinquier a regardé certainement la nature et dans ses moments de loisir il a regardé aussi bon nombre de bonnes toiles qu'il ne peut trop oublier quand il peint.

Cependant, rien dans sa technique ne le montre inféodé à quelque école. Il y a loin dans la façon dont il exprime certain paysage des bords de la Sèvres de la manière qu'il emploie pour peindre cet exquis tableau de fleurs qui me rappelle par sa simplicité savante les meilleurs tableaux de fleurs de Frégier. C'est grâce à cette indépendance, grâce à ce respect que l'on devine pour le motif qui lui servira, que Trinquier exprime différemment les coins les plus variés de la France qu'il eut le bonheur de parcourir. Le soleil qui brûle à Cassis n'a pas chez lui la même couleur que celui qui brille à Saint-Maur et il n'est pas besoin de consulter le catalogue pour dire en quel endroit Trinquier peignit ses toiles. Une splendide nature morte « Les Pommes ». D'amusantes études de femmes cousant autour de la lampe, aussi fines et observées que les plus jolis Bonnard, font un tout extrêmement sympathique. Trinquier est un très joli artiste que je suis heureux d'avoir pu connaître.

Jean Guindon lui n'était pas un inconnu pour nous. Déjà la galerie Detaille nous avait montré de ses œuvres et, antérieurement, Olive le dénicheur avait présenté Jean Guindon. Un peu plus de métier que Trinquier, un peu moins d'indépendance aussi peut-être — Guindon cherche à s'exprimer. Il y parvient du reste avec une aisance qui vaut d'être admirée. « Le Chemin », 2 ou 3 belles marines, « Le Puits Provençal », « Lassitude » et de bons dessins classent l'artiste qu'est Guindon. Je place bien au-dessus de ces excellentes choses « La Maison du poète ». Simple et accueillant ce mas devient somptueux quand le soleil le décore. C'est l'instant qu'a choisi Guindon en bon Provençal qu'il est. Le soleil l'en a remer-

cié en l'inspirant. Guindon vous avez fait là quelque chose de très beau.

Un troisième Cassidien était représenté à cette exposition *Marius Vial*. En vérité son œuvre me semble échapper à ma critique. Je laisserai à Sauvage qui l'aime et l'admire le soin de vous en parler.

HERREM.

EXPOSITION DE PEINTURE MODERNE

Heureuse, et parfaitement accueillie, l'initiative prise par « *Les Cahiers du Sud* ». L'exposition de peintures modernes organisée par Marcel Sauvage, avec le dévouement, la compétence et le goût qu'on lui connait, obtient à la Galerie Detaille le plus vifs succès.

Cette exposition est visitée par un public nombreux, plus avide de connaître et d'aimer, que de juger sans comprendre.

Contrairement à ce que l'on peut penser, l'art moderne n'est pas révolutionnaire il est fait avant tout de bon sens, d'équilibre et de liberté. Aucune esthétique dogmatique, aucune formule tyrannique avec ex-communication majeure en dehors de ses lois, mais la libre expression d'une personnalité et d'une émotion sincère par des moyens adéquats.

Certes, il y aura toujours des pigeurs, et il faut nous féliciter de ce que la grande diversité de formes et d'expressions de la peinture moderne, permette de distinguer l'artiste possédant un tempérament original, de ses vulgarisateurs sans scrupule, et contraigne ces derniers à disparaitre rapidement, devant l'indifférence générale.

Plus d'un siècle de joug académique a déformé l'entendement et altéré la vue du public. Alors qu'il est parfaitement accepté d'admirer la grace audacieuse des modes feminines actuelles, que ce soit dans la logique et la sobriété de ses lignes, ou dans l'harmonie montée de ses tons ; alors qu'on a relégué au grenier toutes les fades *copies de styles* des mobiliers en faveur au temps de M. Grévy, pour adopter des meubles et des décors

moins bêtement prétentieux et plus voluptueusement adaptés à nos habitudes et à nos goûts intimes ; au moment où l'on constate l'heureuse influence de la Renaissance des Arts décoratifs et ses adaptations également heureuses dans le domaine des arts appliqués, on ne s'expliquerait plus une indifférence pour des formes d'art qui traduisent le mieux notre mentalité.

Après avoir accepté, sans restriction, dans le domaine de la vêture, du meuble, de l'argenterie, de l'auto, de l'architecture toutes les formes nouvelles, peut-on revêtir, pour visiter les expositions d'art de notre temps, les verres fumés de l'art officiel ?

L'Art académique n'est qu'une frondeuse parodie des maîtres d'autrefois, un postiche ridiculeusement maladroit de tout ce qui fut, à l'origine neuf et libre, la manifestation d'une pensée indigente, et, le plus souvent la dissimulation d'une faiblesse de technique, sous le bluff d'un procédé de tout repos.

Du reste, cette conception fossilesque de l'art, n'est, à proprement parler invoquée, que par les têtards de la rue de Valois et aussi par quelques *amateurs* qui n'ont jamais mis les pieds dans un musée.

Quel serait leur jugement, au *Louvre* ou au *Prado*, à Bruxelles ou à Cologne, devant certains Mantegna, Jérome Bosh, Rembrandt ou Greco, s'ils étaient privés de lire un nom illuste sur le cartouche d'un cadre, et combien je préfére la simple affirmation de goût des instictifs que n'a pas abimé le catéchisme de persévèrance de l'Ecole des Beaux-Arts.

*
* *

Sur les murs de la Galerie de la rue de Noailles, voici présenté par :

Renoir, un portrait de femme en rose, d'une grande délicatesse et d'une belle distinction : une tache fraîche et vive comme un bouquet ; *Kisling* un portrait de gosse, dont le caractère est finement analysé par un modelé souple, et une marine construite en pleine pâte ; *Hermine David*, ses pastels au dessin élégant

et juste et dont la précieuse harmonie des tons et des lignes s'accordent en voluptueux équilibre ; *Berthe Martinie*, ses chevaux prestement enlevés en des aquarelles riches de tons assourdis ; *Mme Marval*, un bouquet de roses largement peint dans une belle pâte blonde ; *Friesz*, un portrait sensible et fin et une sobre étude de rochers.

Voici *Suzanne Valadon*, dont les natures mortes sont aussi belles que des tapis d'Orient ; *Utrillo*, chantre lyrique et exact des villages parisiens ; *de Vlaminck*, costaud rude et tendre, qui construit d'un couteau sur ses paysages de l'Ile de France ; *Camoin, Raoul Dufy, Antral, Brabo, Charlotte Gardelle, Hayden, Uline Jean, Picart Le Doux, Trinquier, Jean Guindon, Tihaniy, Vergennes, Delatousche, Vial, Domenjoz, Varda, Picabia, Farrey, Ottmann*...

Voici *Pascin* et son nu souple, clair, exquisement dégradé en tons lumineux et nacrés, au contour sûr et prestement indiqué, délicat et fin comme une fresque vénitienne et son amusant frontispice pour le « Fantomas » de *Marcel Sauvage*.

Max Jacob, et ses gouaches italiennes ; *Rudolphe Lévi*, ses paysages et sa nature morte de couleur chantante ; *Eichacker*, ses beaux dessins et sa claire marine ; *Audibert* et ses paysages aux jolis gris ; *Berthet* à la couleur chaude avec ses paysages et ses fleurs ; *Albert Detaille*, ses fleurs et sa détrempe transparente ; *Clergé*, au métier sobre et naïf...

Les beaux bois taillés de *Galanis*, les dessins de *Becker* pour « Libre-Echange », le prochain recueil de poèmes de *Marcel Sauvage*.

Les portraits de *Pruna*, de *de Chirico*, de *Creixams*, un joli lavis de *Léopold Lévy*...

*
* *

« *Les Cahiers du Sud* », viennent d'inaugurer, avec un excellent résultat, une campagne de propagande artistique qui s'impose devant l'apathie et l'ignorance de tous ceux qui, par fonction, devraient prendre cette initiative.

Si au bon vieux temps des diligences, il était permis d'ignorer

certaines choses, je crois qu'il est inadmissible, de nos jours, que l'on ne puisse connaître ce que connaissent des villes de beaucoup moins d'importance que Marseille, et qui sont éloignées de Paris tout autant que notre ville.

On joue « Pelléas et Mélisande » à Pau, « Boris Godounov » à Alger et « Faust » à Marseille.

Il existe des musées, comme celui de Grenoble, où l'art de notre temps est judicieusement représenté.

Il faut connaître, pour comprendre et aimer.

L'accueil de curiosité sympathique que le public accorde à l'exposition de la Galerie Detaille est un sûr garant, que l'initiative prise par « *Les Cahiers du Sud* » est pleine de promesses de féconds résultats, et doit encourager cette vaillante revue à persévérer dans sa tâche vivifiante.

Léon MOUCHE.

LETTRE DE LA RIVIERA

UNE EXPOSITION DE PEINTURE A NICE

Nice, le 20 Mars 1926.

Le XIIIe salon de la Société des Beaux-Arts de Nice est ouvert au Musée Municipal depuis quelques jours. Il y a là un nombre imposant de toiles, cent trente-huit peintres et je ne compte pas les cent quatre refusés par un jury qui fut encore bien indulgent. Car si dans ce salon on trouve des talents sobres sincères, neufs, il semble encombré de mauvaises photographies, d'aquarelles faites le dimanche par le premier chef de rayon de chez X..., de ces petits pastels ridicules ou les jeunes filles s'épuisent à retrouver le profil inerte des Anges.

Et puis il y a certains industriels de la palette, comme Bonamici, lequel croit — et tout un public le croit aussi —

qu'il suffit de mettre du rouge, du jaune et du violet sur une toile de 20, d'éclairer cette toile n'importe ou, de faire un ciel d'encre, des vagues en plomb, pour être un grand peintre, M. Bonamici est un homme de grand talent, et c'est pour cela qu'on lui pardonne mal la désinvolture qu'il apporte dans ses rapports avec ce qu'on a convenu d'appeler : la Nature .

Malgré cela, l'effort de la société des Beaux-Arts de Nice mérite d'être largement signalé. On y sent un souffle de jeunesse, et si parfois on hausse les épaules devant tant de croutes, devant ces vieux poncifs irritants et obsédants comme une marque de vermouth, on retrouve avec joie quelques bonnes toiles, quelque large promesse d'air, de vie, et lorsque le salon n'aura plus que huit ou dix exposants, qu'on en aura encore exécuté cent quatre sur le chiffre actuel, Nice pourra prétendre avoir de la bonne peinture — mais pas avant... non pas avant hélas !

Il y a deux choses dont je voulais parler, tout de suite, car elles m'enchantent, à des titres bien divers. C'est un *Vieux Nice* de M. André Petroff, et les *Bords du Paillon* de M. Henry Marie Bessy. Le premier semble un jeu de construction, ou mieux un Vieux Nice fait par un jeu de cubes. Je m'entends l'image semble sectionnée par les arêtes du cube, mais que ce mot n'aille pas jeter le trouble, M. Petroff serait bien étonné si nous le traitions de cubiste. Ce Vieux Nice est d'une couleur remarquable, et d'un dessin d'une grande pureté, le tout est stylisé un peu dans le goût des marqueteries ou des laques japonaises, mais j'aimerai bien voir une toile de M. Petroff à Marseille chez Detaille. *Les Bords du Paillon* de M. Henry Marie Bessy, dénote une sensibilité aigue fine, prompte à saisir ces minutes indécises, entre la huitième et la neuvième heure, et servie par un talent souple, léger, et propre. Il y a aussi une charmante petite aquarelle de M. Bessy, mais qui ne nous plaît qu'à titre de document, — on arrive dans ce salon à ce paradoxe — de remarquer les bons croquis et c'est le cas pour M. Bessy avec son aquarelle *Antibes*, tant certaines toiles finies sont neutres, inexpressives, sans personnalité. Les envois de MM. Petroff et Bessy sont de beaucoup les meilleurs de ce

13e Salon. Il y a de Mme Marguerite Couder un *pont de Martigues* plein de jolies qualités de sensibilité, et de Mlle Crepin de petits croquis Maures et Sénégalais forts amusants et qui révêlent un don de composition peu banal.

M. Goyenèche a envoyé une *étude* qui dans son aspect désolé rappelle un peu les coins de banlieue chers à Van Gogh, mais en vérité on attend mieux que cela. M. Lejeune peint mollement de jolies choses, tandis que M. Leroy expose un *Jeune flamand* et *Dans la Dune* deux toiles lumineuses vivantes, qu'on aime regarder et revoir.

Nous avions connu à Marseille M. Louis Pastour qui chez Lambert avait exposé des fleurs et des paysages remarquables, nous avons vu de lui à Nice deux marines qui vous font regretter le bel artiste qu'il était.

Je signale également une des plus belles réussites décoratives et picturales de ce salon : *Marais de Liamone* de M. Péri. Il y a là outre la délicatesse même de la couleur un effort de synthèse rarement réussi. De Vermorel quelques jolis pastels, dont *Gaîté* qui a un air gamin et sensuel fort plaisant.

En somme, sur cent trente-huit exposant, on en remarque bien quinze, mais ces quinze là, devraient se syndiquer et nous donner eux seuls une belle exposition. Applaudissons quand même, souvenons-nous des jours pas très anciens, où sur cinquante peintres Niçois, on ne pouvait pas retenir deux noms et en citer un seul. Les artistes de Nice commencent à chasser les marchands et les amateurs du Temple.

Pierre HUMBOURG.

LE CINEMA

Il ne faut pas commenter ce puissant film : *L'Ange des Ténèbres*. Le travail qui consisterait à l'analyser pour en souligner les beautés serait une espèce de trahison. Il n'y a pas de « beautés » dans cette production, il y a de la beauté. Détailler

cette œuvre n'apprendrait rien à ceux qui ne la verront pas. Pour les autres, souhaitons qu'ils aient été touchés comme nous-même. D'ailleurs, nous n'avons pas souvenir d'un pareil recueillement dans une salle de spectacle. Puisque nous avouons notre malaise à définir à mettre en lumière les qualités de cette composition, faisons besogne plus aisée en nous appesantissant sur la valeur de sa technique. Ne parlons pas de la puissance de sa photographie. Partie intrinsèque de la valeur d'un film, celle-ci ne doit plus être mentionnée. Venons donc aux interprètes. Ils sont trois, et des comparses. La critique s'incline devant eux l'exécution étant pour tous, parfaite ; les Américains nous y ont habitués. Ils n'avaient pourtant pas dit leur dernier mot, puisqu'ils ont pu nous présenter « Vilma Banky ». Ronald Colman son partenaire — un nouveau venu — est un des plus puissants comédiens de l'écran. Il y aura là deux noms à retenir, pour ne manquer, aucune de leurs nouvelles manifestations. Quant à Vilma Banky, l'héroïne de ce film, l'éloge en est malaisé. Son art est si profond, qu'on ne comprend plus, on est ému, si blasé soit-on. Et comme il s'agit d'un drame profondément humain, il n'est pas question de niaiserie sentimentale ni du « drame où pleura Margot ». Est-ce du talent ? est-ce du don ? On ne sait plus.

Pour nous, cette impression rejoint les grands souvenirs : Réjane dans « Sapho », le quatrième acte d'*Amants* de Donnay. Il faut voir Vilma Banky dans *l'Ange des Ténèbres*. Ajoutons que le metteur en scène de cette belle œuvre est Géo Fitzmaurice, un français. Ronald Colman est Anglo-Saxon, Vilma Banky, Hongroise. De ce mélange est né un très beau film américain, distribué par la First National, qui peut s'en montrer fière. On ne pourra reprocher à ce film aucune puérilité ; j'aimerais que ce scénario fut français. Hélas, nous ne découvrirons pas aisément deux auteurs parmi les nôtres pour animer pareille œuvre. Le reproche de puérilité américaine est d'ailleurs chose profondément amusante. Présentement, dans une de nos salles, un film français fait spectacle ; nous ne le nommons pas à dessein. La vedette — étrangère — est une de nos plus grandes, même si elle fait particulièrement recette. L'auteur du scénario

est probablement le plus lu parmi nos romanciers. Le tout ne constitue pas d'ailleurs un spectacle désagréable, la technique étant remarquable. Qu'on aille voir cela et, face à la misère de cette histoire, qu'on ose encore incriminer la faiblesse américaine.

Jules ROQUE.

ECHOS

Nous recevons d'un de nos correspondants le docteur M. de Lézinier, la lettre suivante :

Permettez-moi de me présenter à vous sous les auspices de Lucien Descaves et d'André Thérive, et d'ajouter que je ne suis pas inconnu de Jean Philipon et de Gabriel d'Aubarède.

Les deux premiers de ces noms vous apprennent déjà que le Huysmans-Club n'est pas étranger à ma démarche auprès de vous. En effet, Aubault de la Haute Chambre, qui vient de réunir en volume ses articles de « La Connaissance » sur Huymans, m'écrit plusieurs lettres assez pressantes sur le séjour que ce dernier fit à Marseille, entre 1895 *et* 1900. *Des circonstances étrangères conduisirent Huysmans à venir voir le docteur Rodaglia — ou Robaglia — qui n'exerçait guère la médecine, mais se livrait surtout au spiritisme et à la magie.*

La Haute Chambre, qui me sait à Marseille depuis un quart de siècle, ne peut s'imaginer que je n'y connaisse personne, et voudrait bien m'entendre le renseigner sur le Dr R., la villa somptueuse qu'il habitait dans la banlieue, et toute l'histoire de la restauration monarchique tentée en faveur de mon meilleur ami, Huysmans, que d'ailleurs je vois mal en roi de France.

Dans le gros bouquin que je viens de terminer sur Huysmans, je n'ai pas l'intention de parler de cette curieuse histoire, et si je recherche des renseignements à ce sujet, c'est pour satisfaire la Haute Chambre, fort malade en ce moment, et qui est aussi noble gentilhomme que curieux écrivain. J'ai pensé que parmi collaborateurs et les lecteurs des Cahiers, il se trouverait peut-être quelqu'un pour me documenter au sujet du vieux mire dont Huysmans traça une si effarante esquisse.

Nous prions ceux de nos lecteurs qui pourraient nous renseigner sur ce point trouble et curieux de l'histoire littéraire, de vouloir bien nous écrire. Nous leur en serons reconnaissants. Dans une deuxième lettre, notre correspondant précise encore sa question :

Le docteur Rodaglia — ou Robaglia, — mécréant, spirite, puissamment riche, avait voué cette énorme fortune à la restauration de la Monarchie en faveur de Huysmans, petits-fils, d'après lui, de Marie-Antoinette. Il n'était point l'ami de Huysmans, qui ne le connaissait point avant d'être supplié de venir le voir à Marseille, et qui se hâta de fuir dès qu'il le put. Mais un homme si riche n'a pu disparaître sans laissez quelques traces chez les notaires, et aussi dans les milieux occulistes du Marseille d'y il y a vingt-cinq ou trente ans.

*
* *

Nous avons l'honneur de vous annoncer la parution du 2e cahier de FEUILLES AU VENT : « *La Jeune Poésie* ».

Cette anthologie réunira pour chaque jeune auteur un important choix de poèmes précédé d'une notice par un écrivain aîné.

Notice de : René Lalou sur Gabriel Audisio ; Fernand Mazade sur Adrien-Pierre Bagarry ; L. Espinasse-Mongenet sur Gaston Baissette ; Vincent Muselli sur Boulley-Duparc ; Pol Neveux, *de l'Académie Goncourt*, sur Philippe Chabaneix; Jean Cocteau sur Géo Charles ; Charles-Théophile Féret sur Henri Courmont ; Tristan Derème sur Jacques Delmont ; l'abbé Touston, curé de Pieusse, sur Joseph Delteil ; Jean-Paul Hippeau sur Maurice Diamantberger ; Jean Lebrau sur Henri Duclos ; Max Jacob sur Georges Gabory ; François-Paul Alibert sur André Gaillard; Léon Vérane sur Léon-Gabriel Gros; Henri de Régnier, *de l'Académie Française*, sur Georges Heitz; Xavier de Magallon sur Noël de La Houssaye; Raymond de La Tailhède sur Albert Marchon; Romain Rolland sur Henri de Pilon sur Noël Ruet; Henry-Jacques sur Louis Brauquier.

Tirage à 600 ex. sur vergé à 7 fr. 50 et 12 Japon à 30 fr. Les souscriptions sont reçues chez M. André Gaillard, 63, Rue St-Sebastien, Marseille.

*
* *

CONFERENCES DES CAHIERS DU SUD

Le 12 Mars sur l'invitation des Cahiers du Sud M. Georges Duhamel est venu faire une conférence au Gymnase de Marseille sur le *Roman et la Vie*. Une grande affluence était venue applaudir le romancier de la *Pierre d'Horeb*. Avec cet accent familier qui lui gagne les sympathies, cette sincérité profonde, cette puissance d'émotion dont son œuvre est pénétrée M. Duhamel exposa très lucidement la conception du roman. Celui-ci doit échapper à l'impitoyable documentation naturaliste et cependant, guidé par le choix qui distingue l'artiste véritable il doit emprunter à la vie ses éléments émotionnels, il doit intégrer de l'humain en profondeur et non reproduire le fait divers. M. Georges Duhamel qui se rendait en Algérie a été toute une journée l'Hôte des Cahiers du Sud, il était accompagné de son ami l'aquafortiste et le peintre Berthold Mahn, son iconographe.

Pendant les expositions de peinture organisées chez Detaille par Marcel Sauvage sous les auspices des *Cahiers du Sud* ont eu lieu deux conférences l'une de Marcel Sauvage lui-même sur *Isidore Ducasse, comte de Lautréamont*, l'autre de Léon Mouche sur *l'impressionisme et Paul Cézanne* dont le but commun était une tentative d'explication des lettres et des arts actuels par les œuvres de ces précurseurs. Ces deux conférences ont été faites dans l'amphithéâtre de la vieille Faculté prêtée obligeamment par M. le Doyen.

M. Léon Mouche rappella les origines du mouvement impressioniste, ses premiers salons et ses scandales, l'influence de Degas, Renoir, et enfin s'étendit plus longuement sur l'œuvre de Paul Cézanne en lui assignant sa place véritable dans l'évolution.

Le 20 Mars, Marcel Sauvage avait causé l'étonnement des esprits attachés à la littérature traditionnelle en leur découvrant la personnalité et l'œuvre du comte de Lautréamont. Nul doute que ce dernier, plus que Rimbaud ne soit le père spirituel des écoles récentes.

Sauvage démontra victorieusement la filiation de *Maldoror* et des *Surréalistes* il lut des pages émouvantes et pleines de surprises, en éluda des passages pour ménager certaines susceptibilités d'oreille et présenta le tout dans une forme originale, pleine d'humour ou se donnait libre cours l'esprit moderne du conférencier.

*
* *

Notre collaborateur André Négis a donné tout récemment à Comœdia un article bien informé sur le mouvement intellectuel du Sud-Est en y signalant une recrudescence indéniable des curiosités et des sympathies pour les lettres et les arts.

*
* *

David Dellepiane, le peintre que nous aimons tous pour la beauté de son œuvre et de sa vie pour son attachement au santon provençal dont il a défini et situé l'âme vient d'être décoré de l'ordre de la Légion d'Honneur. Il était temps qu'on s'aperçut en haut-lieu que des existences comme celles-là nous sont infiniment plus précieuses que celle de tel trafiquant ou de tel fonctionnaire et que nulle récompense n'est assez belle pour les artisans merveilleux de nos joies.

*
* *

Notre grand aîné M. Edouard Estaunié vient après son élection à l'Académie Française de recueillir un témoignage nouveau de l'admiration unanime du monde lettré. Il vient d'être choisi, pour présider la société des Gens de Lettres.

Constatons qu'un tel choix honore grandement cette compagnie d'élite désormais représentée par la personnalité la plus haute du roman actuel. Pour nous qu'aucun hommage rendu à Edouard Estaunié ne peut surprendre nous adressons seulement au grand écrivain, dont l'amitié nous encourage, nos compliments respectueux.

*
* *

Nous devons a une indisposition que retint fâcheusement notre ami Gaston Mouren, alité pendant quelques semaines d'être privé de son habituelle chronique sur « La Musique » Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs et le regrettons d'autant plus que ce mois écoulé a vu la création en notre opéra de deux œuvres : *L'assaut du Moulin* et *Wanda* de notre concitoyen, Paul Badet, dont la grande presse a dit le plus grand bien.

Il eut convenu de dire aussi notre opinion sur la saison des Concerts classiques qui vient de se clore ; notre collaborateur, reviendra sur ces *devents* musicaux dans notre numéro de mai.

Le Mois Financier

Aux premiers jours du mois, le marché débute infiniment calme. Les devises étrangères varient fort peu, le Londres se tenant aux environs de 132. Par contre le Dollar se tend un peu, par rapport à la Livre et s'élève à 27,27. Quelques valeurs à change ont dans les premières bourses fait l'objet de liquidation.

C'était le 27 février, la réponse des primes, et les acheteurs ont Le 2 le Londres côte 130,80 en baisse de plus d'un point. On escompte l'accord probable au Parlement. On murmure que dès que le budget sera voté, des possibilités d'arrangement au sujet des dettes avec l'Angleterre pourraient être envisagées. Le bruit s'est même répandu qu'en haut lieu on envisageait un emprunt intérieur. Reprise immédiate des valeurs françaises et achats pour le portefeuille de Rentes et de bonnes valeurs bancaires.

A noter une tendance nouvelle dans les rapports entre la Bourse des valeurs et celle des changes. Alors que jusqu'à ces derniers jours les devises dirigeaient et influençaient largement la corbeille des titres depuis quelques jours les rôles sont renversés et les valeurs sont devenues directrices par les arbitrages qu'elles favorisent. Cette nouvelle orientation trouve son exemple frappant le 4 mars où une bourse en panique à New-York qui provoque la baisse générale sur notre marché déclanche un fléchissement accentué sur les devises. Cette régression par contre-coup pousse à de rapides liquidations sur les valeurs à change. Le Londres côte au plus bas 129,80.

Le Bilan du 5, franchement mauvais avec 2 milliards de nouveaux engagements n'amène qu'une reprise de 1 franc pour le Londres qui arrive difficilement à côter 131 pendant la seule bourse du 5. Ce cours est d'ailleurs rapidement abandonné pour 130.

La tendance est partout ferme pour la France et on espère atteindre avant le 15, le cours tant désiré de 125 sur lequel le commerce se réserve et se promet de faire quelques couvertures.

Cette tendance optimiste est, ou semble confirmée par la dernière parité de New-York du 5, qui amène en parité 129,75 pour le Sterling, l'Amérique escomptant par avance le vote rapide des projets Doumer.

Malheureusement dans la nuit du 5 au 6, le Ministère Briand est renversé par une conjonction des socialistes et des modérés. Les cours s'affolent et la première cotation du samedi 6 est pour le Londres 135,50 demandé sans offres, les autres devises à l'avenant. Malgré ces cours catastrophiques les acheteurs laissent les spéculateurs opérer et ne couvrent rien ou très peu. Les cours abandonnent assez vite leur point maximum et flechissent pour la Livre aux alentours de 132 fr. On espère que le président de la République saura rétablir prompte-

ment la situation et que notre nouveau ministre des Finances prendra fermement en mains nos destinées en menant à bien de nouveaux projets budgétaires.

Le 10 au matin le neuvième Ministère Briand est connu, et devant la paleur, pour ne pas dire plus de notre grand argentier Perret, le franc fléchit à nouveau et le Londres s'inscrit dès le 11 à 134 fr. Ce ministère ne semble pas viable et parait avoir un caractère éphémère et transitoire trop marqué. On redoute surtout la stable majorité pour crises ministérielles et le manque de majorité évident du Gouvernement

Le 11, le bilan de la Banque est meilleur, les avances diminuent de 250 millions, la circulation de 114 et le Portefeuille de plus de un milliard. La proportion fléchit à 11,31. Le marché a à peine le temps d'être influencé par ces quelques facteurs optimistes qu'il reçoit un nouvel assaut venant celui-là de Belgique.

En effet le Franc Belge qui était stabilisé depuis 6 mois à 106 et 107 contre Londres fléchit brusquement malgré les interventions. La Livre côte à Bruxelles 120, soit pour le franc belge une perte de 14 points en une seule séance. Ces interventions ne se font pas sans dommages pour nôtre monnaie, car les banques bruxelloises pour absorber les livres et les dollars proposés donnent à tours de bras du Paris. A cet effondrement de la devise belge déjà peu favorable à la bonne tenue de notre place, étant donné nos propres difficultés tant intérieures qu'extérieures est venu, s'ajouter, le bruit persistant et d'ailleurs faux d'une rupture des pourparlers avec l'Allemagne à Genève. La Livre immédiatement s'enlevait à nouveau jusqu'à 136, entrainant la hausse de toutes les valeurs à change.

Ce brusque fléchissement du belge me parait un exemple à méditer. Puisse-t-il nous dispenser de vouloir une trop brusque stabilisation ou une revalorisation trop rapide.

Le contre-coup de l'offensive belge se fait longuement sentir. Le Londres est à 138, le 22 mars, à 139 le 23, sans spéculation et simplement parce que le commerce las de voir monter les cours et d'attendre des prix meilleurs se couvre de ses gros besoins qu'il avait laissé s'accumuler. Notre Ministre des Finances ne propose rien de neuf pour boucler un budget, dressé sur la Livre à 100 fr. L'accueil que sa taxe de capitation se réserve devant les chambres, ne me semble pastrès enthousiaste mais par contre l'inflation et ses conséquences multiples : hausse du coût de la vie et panique me parait au contraire bien proche.

Georges Lyon

Pour paraître dans nos prochains numéros :

L'HOTEL DE VILLE DE MARSEILLE,
par Gabriel D'AUBARÈDE.

RETOUR AU DRAME,
par CHARENSOL.

UN ESSAI PHILOSOPHIQUE,
par Ernest BLOCH.

UNE CARTE POSTALE DE FONTAINEBLEAU,
par Georges DUVAU.

DU COTÉ DE HYDE PARK,
par Henri FLUCHÈRE.

INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE,
par Maurice DAVID.

DEUX OPINIONS SUR LES FAUX MONNAYEURS,
par Gabriel D'AUBARÈDE et
Georges BOURGUET.

LETTRE A PERSONNE,
par Antonin ARTAUD.

NOTES SUR LE TEMPS PRÉSENT,
par Georges BOURGUET.

ASSONTA,
par Gabriel D'AUBARÈDE.

Et des poèmes, contes proses de Louis Latourrette, Marcel Sauvage, François-Paul Alibert, A. de Richard, Jules Supervielle, Roger Vitrac, Philippe Soupault, Jean Malau, Laurence Algan.